

Information  
Equite  
Environnement  
Creation  
Recherche  
Diversite  
Entreprise  
Mobilité  
Solidarite  
Citoyenneté  
Projet  
Humanisme  
Arbitrage  
Innovation  
Rayonnement  
Internet  
Politique  
Communication  
Développement  
Pollution  
Emploi  
Innovation  
Confluence  
Rupture  
Ouverture  
Centralité  
Identité  
Habitat

n° 10

numéro spécial

# un regard Millénaire

trois

## L'agglomération lyonnaise en mouvement

sports,  
culture(s),  
citoyenneté, solidarités,  
entreprises & multimédia

Mission  
"prospective  
et stratégie  
d'agglomération"  
Grand Lyon  
20, rue du Lac  
69003 LYON  
Contacts :  
Jean-Loup MOLIN  
Tél. 04 78 63 46 78  
Patrick LUSSON  
Tél. 04 78 63 46 65  
Fax : 04 78 63 48 80  
mel :  
millenaire3@asi.fr  
Site : http://www.  
millenaire3.com

Direction de la Communication du Grand Lyon - Septembre 1998





Ce numéro « Un regard Millénaire 3 » a été réalisé à l'initiative de la Mission prospective et stratégie d'agglomération du Grand Lyon, sous la direction de Patrick Lusson et Jean-Loup Molin.



Rédaction en chef, coordination :  
Pierre Gras



Ont collaboré à la rédaction :  
Claude Ferrero, Pierre Gras, Françoise Kayser, Catherine Payen et Jean Périlhon  
Reportages photo et illustration  
du numéro : Serge Mouraret  
Conception graphique,  
direction artistique : Pierre Evrot  
Réalisation : Crayon bleu



Dépôt légal : septembre 98

La réussite d'une telle entreprise passe nécessairement par un véritable partage des informations et des diagnostics des situations, et par une confrontation et une expression des points de vue et des idées, dans leur diversité.

# introduction

La réflexion prospective et stratégique sur le devenir de l'agglomération lyonnaise engagée par le Grand Lyon est par essence collective. Elle concerne et doit impliquer, outre les élus et les services du Grand Lyon, les partenaires de ce dernier, les habitants de l'agglomération et de nombreux acteurs d'horizons divers.

A partir d'une vision des enjeux à long terme, la démarche doit permettre de construire les options stratégiques de développement de l'agglomération pour le début du siècle prochain. Pour y parvenir, elle doit favoriser l'émergence d'une vision partagée des objectifs et la constitution d'une culture commune sur un ensemble de questions reconnues comme centrales pour la société locale d'aujourd'hui : l'environnement, le lien social, la formation et l'éducation, la citoyenneté, les technologies de l'information, etc.

Avec les « Cahiers Millénaire 3 », le Grand Lyon s'inscrit dans cette perspective. Les « Cahiers » ont été conçus non pas comme des œuvres définitives et achevées qui concluraient des processus de réflexion, mais bien comme des documents de travail qui invitent à la discussion, des petites pierres mises à la disposition de la construction collective.

C'est dans cette même logique que s'inscrit ce numéro « Un regard Millénaire 3 ». Il offre avec la même liberté de ton et la même volonté de susciter le débat que les « Cahiers », mais sous une forme plus proche du reportage, reposant sur de nombreux témoignages une nouvelle « manière de voir » l'évolution de l'agglomération. Il cherche à apporter une réponse complémentaire à tous ceux qui s'interrogent sur les ferments de l'identité lyonnaise d'aujourd'hui. Les partenaires, institutions ou personnes, et les journalistes qui s'y expriment le font sous leur propre responsabilité. Naturellement, la parution habituelle des « Cahiers Millénaire 3 » se poursuivra à rythme régulier et avec le même désir de dialogue.



**7** La plupart des sports ont évolué pour permettre à leurs adeptes de descendre dans la rue ou sur les places

# sports

**18** A chacun - artiste, amateur, spectateur, financeur - de trouver ses propres itinéraires; ils ne sont pas aussi rectilignes qu'il paraît et est tout mieux et plaçant l'Homme, ou plutôt des hommes et des femmes acteurs de leur vie, au cœur des projets.

# culture(s)

**38** Il se passe quelque chose à Lyon et dans son bassin de vie ! Depuis plusieurs années, de multiples réseaux « informels » ou au contraire bien structurés, associatifs ou « spontanés », se constituent

# citoyenneté, solidarités

# SOMMAIRE

**56** Désormais industrie à part entière, le multimédia pourrait ainsi trouver dans l'agglomération lyonnaise une fraicheur qui lui permettrait d'entreprendre une vraie démarche. Lui-même avec sa passion pour l'image

# entreprises & multimédia

La place de l'Homme dans la société et plus encore son rôle dans l'avenir de l'agglomération lyonnaise ont été considérés, depuis le début de la démarche de prospective engagée par le Grand Lyon, comme centrales. Le premier numéro des « Cahiers Millénaire 3 » était d'ailleurs entièrement consacré à « l'identité lyonnaise », thème à la fois très riche et sans nul doute complexe. Il était clairement indiqué que cette première réflexion n'épuisait pas à elle seule le sujet. Un certain nombre de lecteurs et d'acteurs de la vie locale ont exprimé le souhait que cette approche de la « sensibilité lyonnaise », confrontée aux mutations du monde d'aujourd'hui, puisse être complétée et élargie. Pour mieux

prendre en compte les initiatives qui sont prises dans des domaines, au sein d'entreprises ou sur des territoires encore peu explorés, si l'on peut dire, par les institutions. Ces initiatives contribuent en effet - chacun s'en rendra compte à la lecture de ce numéro intitulé à dessein « Un regard Millénaire 3 » - à engager de nouvelles dynamiques de développement, qu'il soit économique, social, sportif ou culturel, pour l'agglomération lyonnaise.

Quatre champs sont donc couverts par ce regard subjectif : celui des sports, curieusement absent, en général, de la réflexion sur le futur; celui des cultures, sous des formes anciennes ou nouvelles, animées par des motivations sociales de plus en plus fortes; celui de la citoyenneté et des solidarités, une question souvent présentée comme essentielle face la complexité croissante de la société; et enfin celui des entreprises confrontées au triple défi de l'innovation, de l'internationalisation et de l'économie virtuelle.

On y découvre une agglomération plurielle, parfois contradictoire, où les cultures se déclinent différemment sans nécessairement s'affronter, où l'histoire joue son rôle sans masquer le présent, où les nouvelles pratiques sociales croisent les modes urbaines, et où individus, associations, entreprises et institutions se vivent et se situent davantage comme « acteurs » à part entière que comme « objets » du développement.



avant  
propos





Ces quatre regards journalistiques, qu'accompagne ou précède l'œil du photographe, se proposent de donner une autre image, bien actuelle mais presque impossible à cerner totalement, d'une agglomération qui vit, qui bouge, qui expérimente, dans les quatre domaines cités. Ces regards pourraient être multipliés et les champs d'investigation utilement élargis. Toutefois, il nous est permis de penser qu'à travers cette approche personnelle, nourrie de la pratique de l'enquête et de témoignages recueillis à la source, une vision de la société de demain s'esquisse déjà sous nos yeux, avec son cortège de questions mais surtout avec la diversité, la richesse et le dynamisme de ses habitants. Pour mieux en saisir l'essentiel : c'est de la valorisation de ce potentiel formidable que naîtra assurément le futur.







On ne peut pas davantage se fier au caractère « télégénique » ou non d'une discipline émergente pour deviner son avenir. Les premières retransmissions de matches de tennis étaient particulièrement soporifiques et, dans les années soixante, la F1 ne pouvait se permettre de tenir l'écran plus de dix minutes. Depuis, les réalisateurs, poussés par l'engouement du public, ont appris à filmer ce genre de manifestations sportives : Roland Garros ou le Grand Prix de Monaco battent des records d'audience.

# Sports

La prospective se nourrit toujours d'histoire et se fonde sur l'expérience du passé. Savoir ce que seront les sports pratiqués dans un demi-siècle et tenter d'évaluer leur niveau de popularité est un exercice impossible si l'on n'étudie pas l'évolution des pratiques au cours d'un laps de temps équivalent. On n'a d'ailleurs pas la ressource d'affirmer qu'une nation économiquement et culturellement dominante, comme le sont les Etats-Unis ou le Japon, a des chances de servir de modèle, comme dans d'autres domaines, et d'exporter à plus ou moins brève échéance ses pratiques sportives. On constate au contraire que trois des sports les plus populaires de la planète sont nés et se sont épanouis en Europe. Le football, la formule 1 et le cyclisme, vedettes du petit écran sur notre vieux continent, demeurent encore des disciplines de seconde zone tant chez l'Oncle Sam qu'au pays du Soleil Levant...

Mais le plus difficile à prévoir reste l'éclosion des champions qui, par leur notoriété entraînent l'adhésion du public et la démocratisation d'une pratique. Que serait aujourd'hui la popularité du ski alpin ou de la voile sans Killy ou Tabarly ? Et les « nouveaux sports » ? La modestie nécessaire est illustrée par l'histoire du skate board. Dans les années soixante-dix, les planches à roulette ont conquis une première fois les trottoirs. Comme les « skate boarders » colonisaient déjà les lieux publics, des installations leur furent proposées ici ou là. Puis la mode est passée et les sites aménagés furent désertés. On envisageait déjà de les reconverter. Ceux qui n'en ont rien fait ont fait preuve d'intuition puisque, depuis le milieu des années 90, le skate est de nouveau reparti à la conquête des rues. Et les pratiques sportives plus ou moins spontanées - jogging, basket de rue, rollers... - jouent désormais un rôle majeur dans la ville. Un tour d'horizon et un coup d'œil dans le rétroviseur s'imposaient donc pour y voir plus clair dans un domaine dont on vante désormais les qualités d'intégration...

Dossier réalisé par  
Jean Périlhon,  
journaliste indépendant,  
correspondant à Lyon du  
quotidien La Croix



Kart, planche à roulette, « grimpe », VTT, marathon, roller, basket de rue ? Des sports très en vogue aujourd'hui n'étaient pas connus du public voici moins de trente ans. Il est vrai qu'en dehors de quelques bricoleurs inspirés, qui pratiquait la planche à voile - désormais intronisée *guest star* des dimanches après-midi ensoleillés de Miribel-Jonage - au début des années cinquante ? Qui avait déjà pris le volant d'un kart ? Qui pouvait imaginer qu'une planche à roulette allait mobiliser les jeunes des grandes métropoles ? Les rameurs en tout genre avaient-ils l'intuition que l'essor du canoë-kayak (impulsé notamment par les avancées technologiques dans les résines de synthèse) allait déboucher sur le canyoning ou le rafting ? Certaines pratiques ont connu une évolution que seuls de rares initiés pouvaient envisager. C'est le cas pour la bicyclette qui a engendré, à la fin des années 70, à partir des Etats-Unis, le phénomène VTT. Il ne s'agissait en fait que d'une généralisation d'une pratique bien connue en France dans les années 30, lorsque les randonneurs affrontaient la montagne à vélo. De son côté, le marathon était encore une épreuve mythique qui, à la lumière du destin de son premier pratiquant, inspirait une véritable crainte. Alain Mimoun, vainqueur de l'épreuve aux jeux de Melbourne, faisait alors figure de demi-dieu !

Il n'est donc pas besoin de remonter trop en arrière pour mesurer la fulgurante émergence de certains sports. Ainsi, qui parlait de triathlon voici seulement quinze ans ? Or, ce sport a conquis l'hémisphère nord et affectionne de plus en plus de se produire dans les grandes villes où il fait recette.



# le sport appriivoise la ville



## Des sites désignés par la pratique

Au moment de leur émergence, les nouvelles disciplines sportives ne peuvent généralement pas bénéficier d'installations spécifiques adaptées à leur pratique. Leurs adeptes remédient à cette



carence par l'occupation plus ou moins sauvage de sites répondant à peu près à leurs besoins. Le premier « autodrome » de Lyon fut le Parc de la Tête d'Or. Le premier « champ d'aviation », comme on disait à l'époque, fut installé provisoirement, pour les besoins du premier meeting de 1911, sur des terres maraîchères situées immédiatement au-delà des forts de la ceinture de Lyon, sur la commune de Bron.

Et bien avant la construction des premières piscines, le Rhône et la Saône ont été investis par les nageurs. Interrogez les habitants de Rillieux-la-Pape, beaucoup de ceux qui y sont nés et qui ont aujourd'hui plus de quarante ans vous apprendront qu'ils ont effectué leurs premières brasses à « la corde » : il s'agissait d'une vague corde accroché aux restes du ponton d'un ancien bac à traîlle. Les jeunes plongeaient à la manière de Tarzan se balançant au bout d'une liane. « La corde » conserve une place dans les souvenirs des étés d'autrefois.



La baignade d'antan se perpétue d'ailleurs encore de manière sauvage durant les époques de canicule dans des sites comme celui du « Petit Versailles », à Caluire, où des poignées d'irréductibles bravent chaque été les interdictions... Comme dans le cas d'autres pratiques sportives « spontanées », la collectivité est ici confrontée au problème de la sécurité.

C'est d'ailleurs l'importance de tels risques qui a fait interdire la pratique de l'escalade sur les murs de soutènement du quai rive gauche du Rhône. La multiplication des accidents traduisait aussi la multiplication des amateurs et l'émergence d'un sport qui a imposé depuis ses exigences et fait fleurir un peu partout des murs d'escalades. Les lecteurs de « Premier de Cordée » se doutaient-ils qu'on pratiquerait un jour l'escalade sur des pignons d'immeubles, comme le font aujourd'hui les gamins de Vaulx-en-Velin ?





## Sports et quartiers populaires

Certains sports, moins dévoreurs d'espace que d'autres, ont marqué dès leur origine l'évolution de la ville. La boule lyonnaise a ainsi fait naître une multitude de « clos » ombragés dans les quartiers populaires, qui sont souvent restés autant de havres de verdure.

Elle s'offrait aussi chaque année un chapiteau en plein centre-ville avec les fameux concours de Pentecôte de la place Bellecour. On a depuis voulu lui aménager une cathédrale en bout de Presqu'île. Ce sport n'y a pas forcément gagné en popularité ! La cousine méridionale de la boule lyonnaise, la pétanque, s'installe elle sur le moindre espace de terre battue et fédère autour d'elle toute une animation de supporters et de curieux. Elle perdrait aussi son âme à s'installer dans un quelconque temple... Ainsi, l'aménageur est souvent condamné à lui laisser conquérir à sa guise des espaces qu'il aura voué à la rencontre entre habitants d'un quartier.

La prudence est de toute façon de mise car une décision hâtive peut condamner un sport à mort. C'est le cas des billes dont la fédération nationale est installée dans l'agglomération lyonnaise. Ceux qui ont ordonné un jour de goudronner les cours d'écoles se doutaient-ils qu'ils mettaient ainsi fin à une pratique vieille comme la règle du pluriel des noms en « ou » : celle du « pot » que le talon des écoliers forait dans la terre de la cour pendant les récréations...

## Des sites omnisports ?

Le vélo, pourtant pratiqué depuis près d'un siècle et demi, s'est comporté comme une discipline nouvelle, dès les années soixante dix, quand le nombre des adeptes s'est multiplié. Les pratiquants étaient avant tout des sportifs qui souhaitaient pédaler dur. On les a vus conquérir les allées des parcs de la Tête d'Or et de Parilly, au grand dam parfois d'utilisateurs plus paisibles. Leur problème n'a pas vraiment été pris en compte.

La fameuse piste en direction de Miribel-Jonage traduit bien ce décalage. Elle n'est qu'un sentier, souvent non goudronné et mal balisé, qui ne peut guère accueillir que des vélos à pneus larges. Tant pis pour les pneus étroits qui constituent la majorité du parc cycliste. Le rôle de l'aménageur pourrait être plutôt d'identifier les sites de sorties et d'entraînement les plus fréquentés et d'aménager des itinéraires le mieux protégés possible pour y accéder.

Recenser les sites utilisés constitue de toute façon le travail de base. On fera des découvertes. Le Mont Verdun, à titre d'exemple, pourrait être classé site omnisports ! Ses lacets accueillent des cyclistes qui se chronomètrent, des motards qui essaient leurs bécanes, des coureurs à pied, des vététistes, des trialistes et même des parapentistes ! L'ancien fort, deux lacets au-dessous du sommet, abrite un stand de tir. Une fois par an, les bolides de la course de côte affolent les chronos. Sur un autre versant, d'anciennes carrières sont

tout simplement devenues un terrain d'aventure pour les 4 x 4. Il n'est pas rare de croiser, quelque part sur le site, des randonneurs à cheval !

Beaucoup d'expériences de ce type démontrent que dédier un site à un sport unique en le dotant des équipements adaptés peut être un pari risqué lorsqu'il s'agit d'aménagements lourds. Rien ne dit que les adeptes du sport en question seront a priori conquis ou qu'ils ne se sentiront pas quelque peu limités par les dimensions de la réalisation. La discipline risque en outre de perdre un peu de sa spontanéité et d'avoir trop à se préoccuper des coûts de fonctionnement.

## Le retour du sport de rue

La période récente démontre plutôt la pertinence des structures et des sites polyvalents, facilement aménageables pour répondre à une utilisation ponctuelle précise. C'est d'autant plus important qu'au cours des vingt dernières années, le sport a eu tendance à revenir vers la ville. On a vu les coureurs à pied reconquérir le macadam lors de marathons et diverses courses sur route. Certains quartiers ont organisé à nouveau des rondes cyclistes. Une épreuve VTT a même été mise sur pieds, en 1997, sur les pentes des deux collines lyonnaises. Le Rhône et la Saône se sont offerts aux rameurs pour différentes compétitions. Le motonautisme s'est trouvé un plan d'eau un peu en amont du confluent. Et les motos de trial s'en sont donné à moteur joie dans les nombreux escaliers qui dévalent les pentes de la Croix-Rousse...

De grandes disciplines qui se pratiquent traditionnellement dans des stades ou des palais des sports ont peu à peu décliné des versions moins exigeantes qui leur permettent de descendre dans la rue ou sur les places : football à sept ou six, basket de rue, volley de plage, etc. Le sport a retrouvé une fonction d'animation, de proximité. Il a rajeuni la ville. Ce qui ne va pas sans conflits d'usages...

## 2000 ans de sport à Lyon

L'intégration des banlieues par le sport est, à Lyon, de l'histoire ancienne. Dans les faubourgs nord de Lugdunum, où les nations gauloises célébraient, une fois l'an, leur unité aux trois composantes, n'avait-on pas édifié, pour mieux manifester cette convivialité, un amphithéâtre où supporters gaulois et romains encourageaient les exploits des gladiateurs ? Par la suite, c'est-à-dire près d'un millénaire et demi plus tard, la ville a vécu une expérience de la pratique sportive plutôt désastreuse. C'était au début d'août 1536. Lyon, la florentine, aux quartiers cossus, abritait la cour du roi François 1er qui, pour mieux guerroyer en Italie, pensait installer sa capitale entre Rhône et Saône.

Le dauphin François était là lui aussi, fier de ses dix-huit ans. Quand il ne récitait pas quelque poème de Louise Labbé à l'oreille d'une belle, il ne répugnait pas à s'adonner à des joutes sportives. Ainsi fit-il un après-midi où le soleil estival cognait dur sur le pré d'Ainay, près de la basilique du même nom. Avec toute la fougue de sa jeunesse, il disputa une furieuse partie de jeu de paume. L'histoire ne dit pas s'il la gagna, mais il sortit de l'exercice si suant et si soufflant que son écuyer, Sébastien de Montecuculli, crût bien faire en lui tendant un verre d'eau bien fraîche. Dix jours plus tard, le dauphin mourait à Tournon où la cour était descendue par le Rhône pour se rendre en Italie. François 1er en éprouva un tel chagrin que jamais il ne voulut remettre les pieds dans la ville où son héritier avait contracté son mal. Sébastien de Montecuculli, lui, revint à Lyon... pour y être écartelé. On l'accusait d'avoir empoisonné son jeune maître.

Deux siècles plus tard, le pré d'Ainay avait été délaissé en faveur des Brotteaux où l'on jouait... aux barres ! Le dimanche, aux beaux jours, les familles bourgeoises traversaient le pont du Rhône et, délaissant le village de la Guillotière, gagnaient à pied, au milieu des broussailles et des trous d'eau, une petite plaine où l'on avait installé des bancs autour d'un terrain plat. Les jeunes hommes s'y donnaient en spectacle en s'y mesurant à ce jeu qui devait faire par la suite les délices des préaux d'écoles. L'histoire a retenu qu'un des champions de l'époque était le futur maréchal Suchet.

Des décennies avant l'apparition des « skaters », place Louis-Pradel, des cahiers de doléance ne s'ouvraient-ils pas déjà, ici ou là, dans les quartiers, contre les jeunes qui jouaient au ballon au risque de casser les vitres ! De même, les rollers qui zigzaguent à travers un champ de voitures ne manquent pas de faire pester les automobilistes contre ce nouveau mode de déplacement dans la ville, pourtant infiniment moins polluant ! Ces conflits font partie de la vie de la ville.



*La plupart des sports ont évolué pour permettre à leurs adeptes de descendre dans la rue ou sur les places*

## A la conquête de nouveaux espaces

Les murs de soutènement des quais du Rhône ont longtemps servi, on l'a dit, de « falaise » d'escalade. Des explorateurs vaguement spéléologues se sont introduits dans les égouts. Des vététistes ont dévalé les pentes du jardin du Rosaire. Des adeptes du roller ou du patin à roulettes ont utilisé comme pistes la rue des Chartreux ou la montée des Esses en s'accrochant derrière les bus ou les autos pour remonter la pente... On a vu des skaters dévaler la partie bétonnée de la montée du Change, au droit de l'escalier. Les exemples sont légion. Il s'agissait dans tous les cas de pratiques interdites, mais qui prouvent combien les adeptes d'un sport savent faire preuve d'imagination pour trouver en ville des terrains à leur convenance.

On verra à nouveau des skieurs sur les pentes de la Sarra où les canons à neige sont susceptibles de faire beaucoup mieux que le catastrophique revêtement installé dans les années soixante, qui s'était vite révélé plus abrasif que glissant.

L'été, les vététistes pourront trouver un bon terrain d'entraînement sur la pente. Un petit ruban goudronné pourrait offrir une piste aux rollers. Peut être faudra-t-il faire preuve d'un peu d'imagination et concevoir un système de remontée donnant satisfaction aux différents types d'utilisateurs de cette descente. La ville de Vaulx-en-Velin a également caressé le projet d'installer un parcours de canoë-kayak sur la Rize. L'étude est actuellement arrêtée, mais on peut penser que le Rhône, en amont de la Cité internationale, pourrait lui aussi se prêter au sport en eau vive.



l'ancien central, la Poste et France Télécom ont installé des salles de ping-pong ce qui est une bonne manière d'utiliser un local désaffecté. Une friche industrielle a abrité, à Gerland, les premières embuscades des adeptes lyonnais du « painting ball », un jeu sportif qui, selon quelques sociologues, pourrait (hélas) avoir de l'avenir. Profitant de ces exemples et se souvenant que les terrains vagues ont de tout temps été des terrains d'aventures pour les enfants des villes, on pourrait songer à des aménagements provisoires en attendant l'affectation définitive de ces espaces. On sait le faire pour aménager des parkings temporaires; pourquoi n'apprendrait-on pas à le faire pour proposer des terrains de sport qui, pour être éphémères, n'en seraient pas moins appréciés ?

Prévenir les modes ou les engouements étant du ressort des voyantes, la seule manière de ne pas prendre de retard est d'observer au jour le jour l'évolution des pratiques sportives. L'une des solutions peut consister à offrir plus d'équipements ventilés dans les quartiers que de grandes structures « plus de petites chapelles, voire d'oratoires que de cathédrales ».

## Plus d'idées avec les mêmes moyens ?

C'est sans doute moins une question de moyens que d'idées. Sur la dalle de couverture d'un parking, dans le premier arrondissement de Lyon, une vague cage de football et un anneau de basket proposent un terrain de jeu aux jeunes. Les mercredis, les dimanches et durant les vacances, des adolescents du quartier viennent y taper dans un ballon. Des dizaines d'espaces comme celui-ci, à travers toute l'agglomération, ne trouveraient-ils pas le même emploi si on les dotait des mêmes - et peu coûteux - accessoires ? Rue Burdeau, dans



Il faudra plutôt savoir mettre en place des politiques et des calendriers d'animations sportives avec des équipements à géométrie variable capables de s'adapter à des exigences variées.

On admet l'importance primordiale du sport dans l'apprentissage de la citoyenneté. Quand on parle de pédagogie, la priorité n'est plus aux locaux et installations. Après avoir beaucoup fourni aménagements et matériels, les collectivités locales ont peut-être à mettre davantage l'accent sur les ressources humaines et à se pencher davantage encore sur l'accompagnement et la formation des centaines de bénévoles qui constituent l'encadrement des clubs. Ces bénévoles, qui appartiennent à la population et représentent ses origines les plus diverses, donnent - eux aussi - une belle image d'intégration.



## Les « squatters » de la place Louis-Pradel

Germain a 16 ans et Pierre 15. Jeans délavés, T-shirts froissés, casquette américaine vissée sur le crâne, ils martèlent depuis plus d'une demi-heure, d'une jambe inlassable, les dalles de la place Louis-Pradel dont ils sautent les marches et tentent d'escalader les murets. Ils ne sont que deux aujourd'hui à squatter cet espace public avec leur skate. Timide approche : il ne faut pas leur faire croire qu'on va leur demander des comptes... Ils finissent par se laisser apprivoiser et passent aux confidences.

Depuis le début des vacances, ils viennent au moins deux après-midi par semaine tenter de dompter leurs planches trop souvent indociles. Ils habitent tous deux près de la place Croix-Paquet. « On vient ici, parce que c'est mieux pour apprendre. De l'autre côté du pont Morand, la piste est difficile. Elle est pour les pros. Nous, on n'ose pas y aller parce qu'on apprend. On les regarde souvent faire depuis le pont mais on a pas encore assez la classe pour aller avec eux... ». Et les adultes, comment réagissent-ils quand il leur tournent autour ? « On fait attention quand même. Quand il y a des mamans avec des mômes, on va plus loin. Il y a des fois des vieilles qui grognent quand on passe à deux mètres d'elles, mais il y en a d'autres qui nous demandent si on s'est pas fait mal quand on tombe ! » Et la police, comment se comporte-t-elle avec eux ? « On sait pas, on l'a jamais vue... » Pour eux, au moins, la transformation de la place Louis-Pradel en piste de skate ne pose pas de problème.





# L'intégration par le sport



Comme le fait aujourd'hui Zinédine Zidane dans le quartier de la Castellane, à Marseille, Luis Fernandez, Ali Ben Mabrouk ou, plus récemment, Alain Caveglia ont donné à rêver aux gamins des Minguettes. Ces trois footballeurs professionnels, dont les deux premiers ont en outre été de brillants internationaux, sont devenus des sortes d'images édifiantes que l'on ressort à temps ou à contre-temps en les assortissant de commentaires où le mot

« intégration » revient presque à chaque phrase.

Il faut se méfier de l'emploi parfois abusif des mots. Les sociologues reconnaissent au sport en général un rôle d'école de la vie et du comportement social, ainsi que la vertu d'offrir un projet à ses pratiquants les plus assidus. Né d'une volonté pédagogique dans les écoles britanniques au XIX<sup>ème</sup> siècle, le sport ne peut être dissocié ni de l'école ni de la culture.



Il appartient au domaine de la formation permanente. C'est à ce titre qu'il joue un véritable rôle d'intégration.

La pratique d'une discipline sportive est également un moyen de canaliser l'agressivité naturelle. Les sports de combat, particulièrement illustrés à Lyon par les frères et sœurs Mecheri qui, à eux cinq, trustent tous les titres nationaux et européens de karaté, sont une véritable école de maîtrise de soi. Le développement de la boxe sportive à Bron ou à Vaulx-en-Velin, illustre la même tendance.

Celle-ci concerne d'ailleurs de plus en plus de jeunes enfants qui apprennent ainsi à canaliser leur énergie, sinon leur agressivité. Bien d'autres disciplines ont une vertu semblable. Ainsi, l'ancien directeur de l'Automobile Club du Rhône, M. Garcia, avait installé dans les sous-sols du siège, rue Grôlée, un stand de tir où il enseignait l'usage sportif des armes à feu à des adolescents : « Ils apprennent à respecter les armes et à ne pas



s'en servir inconsidérément, expliquait-il. Jamais ils ne pourront prendre quelqu'un pour cible... ».

L'évidence s'est imposée au début de l'été : le sport peut donner l'image d'une intégration réussie. Beaucoup de commentateurs l'ont souligné : il ne pouvait y avoir de représentation plus pédagogique

de la France d'aujourd'hui que celle des « Bleus » venus de tout l'hexagone, de ses quartiers les plus divers comme des départements ou des territoires d'Outre-mer\*. Ce qui vaut pour la nation vaut aussi pour les cités. Une équipe de banlieue peut aussi jouer ce rôle de représentation de la diversité des habitants d'un quartier. Sous un maillot partagé avec tous comme un véritable bien commun, elle peut permettre à chaque équipier de s'identifier au groupe et à ses supporters de soutenir une sorte d'éloge de la différence.

\* cf «La banlieue, l'autre vainqueur du Mondial», in Le Monde du 24 juillet 1998.

le sport  
peut donner  
l'image  
d'une  
intégration  
réussie





# le sport comme spectacle

Le récent Mondial 1998 de football a peut être été le révélateur d'un phénomène appelé à s'amplifier : le partage d'une même émotion sportive par des milliers de personnes rassemblées au cœur d'une ville devant un écran géant. A Bellecour, aux Terreaux, sur le boulevard de la Croix-Rousse, les habitants ont retrouvé un réflexe convivial des premières années de la télévision. On se regroupait alors autour du poste chez ceux qui avaient la chance

d'en posséder un. Au lieu d'être une facteur d'isolement, la TV ressuscitait en quelque sorte l'ambiance des veillées paysannes d'autrefois.

Les veillées de 1998 ont été longues et parfois bruyantes. Le sable de la place Bellecour a été durablement meurtri par une myriade de tessons de bouteilles et les problèmes de sécurité engendrés par de tels rassemblements de foule ne sont pas des plus simples à gérer.

On ne pourra pourtant guère revenir en arrière. Après le Mondial, l'Euro peut fort bien entraîner un grand engouement populaire et susciter la mise en place d'écrans géants. Il en ira peut être de même des Jeux Olympiques.

On peut aussi penser qu'un public nombreux éprouvera à l'avenir le désir de suivre la prestation de ses sportifs locaux disputant au loin quelque compétition phare. La participation de l'ASVEL ou de l'Olympique Lyonnais à une phase avancée d'une compétition européenne ne manquera plus désormais de donner à des milliers de supporters plus ou moins occasionnel l'envie de suivre le match comme s'ils étaient sur les gradins, dans l'ambiance d'un vrai public, même s'ils n'ont pas obtenu de

place pour L'Astroballe ou le stade de Gerland. Comme cela s'est produit lors du Mondial, ce genre de retransmission pourrait parfaitement s'insérer dans une stratégie d'animation des quartiers.

Il faut également se rendre compte que l'avancée des techniques devrait permettre rapidement de retransmettre des rencontres de moindre importance.

Des équipes-phares de certaines villes de la Communauté urbaine de Lyon, qui disputent au loin des rencontres décisives à leur niveau, peuvent imaginer qu'un jour prochain leurs prestations pourront être suivies sur une place de leur ville par des gens nombreux rassemblés pour les soutenir à distance...

## L I R E

- « **Sociologie du sport** », par Raymond Thomas, Presses Universitaires de France, Paris, 1993.
- « **Questions de sportologie** », par Michel Bouet, éditions L'Harmattan, Paris, 1998.
- « **Les Dieux du Stade** », par François Charton, éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1998.



Après le succès du Mondial, l'Euro de football ou les jeux Olympiques peuvent entraîner eux aussi un véritable engouement populaire





**S**ous l'appellation « Projets culturels de quartier », Lyon a été retenu site pilote par le ministère de la Culture, en 1996, à l'instar d'une vingtaine de villes françaises (plusieurs autres sites ont été choisis depuis cette date). La plupart de ces projets émanent du « terrain ». Cette réalité a été rendue possible par l'engagement des artistes et de leurs partenaires institutionnels (au moins ponctuellement), mais aussi parce que ce travail mobilise finalement un champ d'expérimentation passionnant : celui de la ville.

# culture(s)

**D**e la vie culturelle lyonnaise, on ne retient bien souvent que quelques noms médiatisés ou celui d'institutions connues de longue date. Pourtant, ses acteurs sont bien plus nombreux - et souvent plus innovants - que ne laisserait supposer un rapide coup d'œil sur l'agglomération. L'action culturelle a eu beau connaître, depuis une quinzaine d'années, un développement croissant, elle traîne le « boulet » du discrédit. Souvent dévaluée ou réduite à l'activité socio-culturelle (l'atelier poterie de la MJC du quartier...), elle est encore perçue comme le « parent pauvre » de la culture, non seulement par le public mais aussi parfois par des intervenants culturels qualifiés.

Faiblement médiatisée, l'action culturelle est cependant devenue le fer de lance de nombre de projets urbains d'envergure dans toute la région Rhône-Alpes et en particulier dans l'agglomération lyonnaise.

Une ville en mouvement(s), aux visages multiples, aux dynamiques complexes, aux contours difficiles à cerner, avec ses espaces publics, ses lieux privés, ses *no man's land*, ses friches, ses réseaux. Une ville qui se découvre des identités multiples. A partir des rencontres qui s'y déroulent et dont témoignent les reportages qui suivent, c'est toute la vision de notre société qui se trouve ainsi chahutée, bousculée et transformée. Pour le bonheur de la création et de la différence. A chacun - artiste, amateur, spectateur, financeur... - de trouver ses propres itinéraires; ils ne sont plus aussi strictement balisés qu'hier - et c'est tant mieux - mais ils placent l'Homme, ou plutôt des hommes et des femmes acteurs de leur vie, au cœur des projets.

Dossier réalisé par  
Françoise Kayser,  
journaliste indépendante,  
collaboratrice  
du magazine Viva





# le Grand Lyon, lieu d'expérimentation



Comme d'autres agglomérations européennes, le Grand Lyon est devenu en quelques années un lieu d'expérimentation artistique, largement ouvert sur de nouvelles formes d'expression; l'action culturelle en est l'outil par excellence. Mais les écueils à éviter sont connus : le premier est la tentation de transformer les amateurs en singes savants de l'art. De plus, s'il y a bien souvent volonté artistique, cela ne signifie en rien « faire » avec trois bouts de ficelle. C'est souvent

le cas, les financements restant assez maigres, et soumis aux aléas des politiques culturelles nationales et locales. D'autre part, le piège du « socio-culturel » a tendance à vite se refermer sur ceux qui sont restés sur l'idée que, pour échapper à la misère sociale et affective, il convient de guider le public au musée ou au théâtre, ou bien de lui apprendre une technique, ou d'arriver quelque part les mains vides, mais avec de belles idées généreuses.

Les meilleurs artistes et les médiateurs, aujourd'hui comme hier, ne donnent ni dans le misérabilisme, ni dans la reproduction des processus académiques. Ils s'appuient sur des réseaux de production et de diffusion, ils cherchent des opérateurs, des financeurs, des sponsors, ils inventent des techniques... Comme en leur temps, Vilar, Dasté et d'autres qui partaient à la recherche d'un public de village en village, d'usine en crassier, leur ambition est claire : « Faire partager au plus grand nombre ce que l'on a cru devoir réserver à une élite », comme le disait Jean Vilar. Seuls les terrains de prédilection de ces rencontres ont changé : on les trouve dans les banlieues, ils répètent dans des usines désaffectées, dans des friches qu'ils occupent, légalement ou non. Quant aux formes, elles évoluent, et c'est tant mieux. Depuis l'affirmation, lancée voici une dizaine d'années, que la création est aussi une « nécessité collective d'explorer les univers du possible ou du quotidien », selon Benoît Guillemont, conseiller à l'action culturelle à la DRAC Rhône-Alpes, la logique de création mise à jour exprime le désir de confrontation à des projets ambitieux.

Si l'on remonte le temps en accéléré, en ne gardant que quelques séquences fortes de ce qui a construit l'action culturelle lyonnaise, on se retrouve en 1983 : cet hiver-là, par des journées particulièrement rudes, un petit groupe de jeunes acteurs débutants issus de Vénissieux, menés par un non moins jeune metteur en scène du nom de Wladislas Znorko, faisaient le tour de la périphérie lyonnaise, vêtus de vêtements d'avant-guerre, dormant dans des abris sous les autoroutes, harnachés comme pour une aventure polaire, ou mystique, on ne sait... Cette « performance » théâtrale resta gravée dans les esprits.

Puis Image Aigüe commença à faire parler d'elle : cette compagnie, dirigée d'une main de fer dans un gant de velours par Christiane Véricel, mêlait étroitement les sons des musiques créées par Louis Sclavis et des langues multiples, les arts plastiques et la poésie des images sur une même scène : ô surprise, les acteurs de ce théâtre presque sans paroles étaient (et sont toujours, pour l'essentiel) des enfants de toutes origines sociales et ethniques, des enfants des banlieues de Lyon et de Saint-Etienne. Ensuite la danse à Lyon - sans doute plus encore que les autres disciplines artistiques - s'est ouverte aux influences, acceptant le risque et la richesse du métissage.



Le mouvement est venu d'Amérique du Nord avec le *hip hop*<sup>(1)</sup> et c'est une lame de fond qui a déferlé sur toute la France. La musique a suivi, avec des groupes de rap qui se font et se défont, de la Croix-Rousse à Villeurbanne, de Chambéry à Rillieux-la-Pape; et aussi, souvent en marge des institutions, les styles musicaux les plus divers et les plus métissés se développent en une sorte de *world music* locale. Les arts plastiques sont entrés dans la danse plus tardivement; mais avec une opération forte et éclatante aux yeux du public, l'Art sur la place. Tous y trouvent aujourd'hui la leur...

(1) Culture née dans le Bronx au début des années 80, englobant la break dance, le rap (musique) et le tagg (expression picturale).



## Des expressions multiples

A l'initiative de la Direction régionale des affaires culturelles, l'exploration des nouvelles formes d'expression artistique qui se développent dans les quartiers des agglomérations rhônalpines se poursuit depuis plusieurs années sous la forme de publications de qualité éditées avec le concours du ministère de la Culture et du Fonds d'action sociale. Après « Danse, ville, danse », en 1992 et « Paroles urbaines » en 1994, « Musiques urbaines, musiques plurielles », en 1996, est venu compléter l'information nécessaire à tous les acteurs sur la diversité et l'originalité des parcours culturels dans nos agglomérations qui nourrissent et renouvellent leur identité.

**Contact** : DRAC Rhône-Alpes, Benoît Guillemont, téléphone 04 72 00 44 00 ou éditions Paroles d'Aube 2, rue du Château 69200 Vénissieux.



# expérience : art sur la place, deuxième édition



Expérimenter artistiquement la ville et partager son expérience avec un groupe d'amateurs : c'est dans cette optique que s'élaborent les projets d'Art sur la Place. Ils sont juste douze cette année : une douzaine d'artistes mettant en œuvre de drôles de chantiers. Chaque artiste est lié à un opérateur - centre social, musée, municipalité, association... - et a défini un projet sur le thème de la ville. Sous le titre générique d'Art sur la Place, les travaux de groupes, protéiformes et éclectiques, seront présentés du 16 octobre au 15 novembre au Musée d'art contemporain de Lyon (MAC).

Au fait, est-ce de l'art ? Les artistes eux-mêmes font la part des choses entre leur propre travail, seul dans l'atelier, et cette démarche collective qui souvent les passionne. La difficulté, remarque Bernard Murigneux, est de « garder la maîtrise du processus, tout en laissant la bride sur le cou » aux participants. Ces choses hybrides, ces processus en cours d'élaboration ont rencontré les faveurs du public l'an passé : 40 000 personnes sont venues à la rencontre d'« Art sur la place » qui a eu lieu place Bellecour un dimanche d'automne. Cela ne suffit pas pour leur attribuer le statut



d'œuvre : si « ce magma, au meilleur sens du terme », comme le dit Thierry Raspail, directeur du MAC, émerge grâce à un processus mis en chantier par un artiste, celui-ci se mue, le temps de l'opération, en médiateur. Et il élabore cette matière parfois incandescente avec un groupe d'individus, petit cercle d'amateurs, éclairés ou non.

## Artiste et citoyen

« Je suis artiste et citoyen », affirme pour sa part Alain Pouillet, qui a fait travailler un groupe de gamins de Gerland : ensemble, ils explorent et font renaître la mémoire du quartier à travers le bâtiment municipal des Bains-Douches. A la Croix-Rousse, dans le 1er arrondissement, un plasticien, Laurent Boisdron, prépare avec un collectif très hétéroclite un travail pour un public qui ne l'est pas moins : il regroupe différentes communautés des gens du voyage et les salariés d'une entreprise mécène. « Sous l'angle de l'exclusion et de l'insertion, tous ont des choses à

dire et à exprimer », commente l'artiste. Dans le 6ème, Philippe Droguet a visité avec un groupe d'enfants des musées très différents : le MAC, le Centre d'histoire et de la résistance, le musée Guimet. A partir des croquis, des photos, des plans réalisés par les enfants, d'autres objets ont été créés qui seront exposés à leur tour, enclenchant ainsi un processus infini d'élaboration créative.

Dans le quartier des Etats-Unis, Nordine Berkani, un graffeur lyonnais, démontre - couleurs au vent - que le graff, c'est un art et une technique maîtrisée, réalisée sur les murs publics ; loin des gribouillis tracés à la hâte n'importe où... A Rillieux-la-Pape, dans une ancienne chaufferie, le groupe encadré par Yves Henri accomode à la sauce des banlieues les rêves les plus fous des urbanistes...



« Ce que l'art est tout d'abord  
et ce qu'il demeurera avant tout,  
c'est un jeu. »

Georges Bataille



## Fausses plaques d'égout

Dans l'atelier de Christophe Mistral, à la Croix-Rousse, de (fausses) plaques d'égout attendent encore d'être brossées avant d'être installées dans les rues piétonnes de Lyon : « Elles vont briller comme l'or, m'a prévenu le fondeur », assure en riant le jeune artiste qui, l'an passé déjà, s'était distingué place Bellecour lors de la première édition d'Art sur la place. Ses modules, investis par huit personnes du groupe, renvoyaient le spectateur à la fois à la problématique du *homeless* et à la frontière des espaces publics et privés.

Cette fois, le groupe croix-roussien a créé des pictogrammes que l'on retrouvera dans la ville sur différents supports : sur quelques plaques de fonte, sous nos pieds donc ; mais aussi à la hauteur des yeux, au milieu des messages électroniques que diffuse la ville ; et encore ailleurs, dans le tunnel de métro, sur la ligne D. Le groupe a créé une vingtaine de pictogrammes qui font appel à nos références communes en matière de

signalétique urbaine en même temps qu'à l'imaginaire, renvoyant dos à dos les fonctions utilitaires et esthétiques. On peut lire dans cette démarche, très sobre et habilement menée, une fascination pour la surcharge visuelle de la ville où enseignes et messages, électroniques ou non, finissent par se noyer les uns les autres ; on peut également y trouver une distance d'autant plus stimulante qu'elle utilise les composantes mêmes de la ville.

## Camp d'aventures itinérant

Autre démarche stimulante, celle menée par deux artistes de la galerie d'art contemporain BF15, Bernard Murigneux et Bertrand Saugé; là encore, comme à Rillieux ou à Gerland, les artistes et les amateurs tournent autour des représentations visuelles dans la ville. Mais le duo de la BF 15 n'a pas pris cette démarche au sens figuré... Le périple qui les a conduits de la Maison des Rancy, dans le 3ème, à Vaise, Villeurbanne et Gerland, via l'île Barbe, est de ceux qu'on n'oublie pas : il a réuni

lecture », dit Bernard Murigneux qui avait lui-même expérimenté une aventure semblable, seul durant une semaine aux limites de New-York. Les artistes ont d'autant plus facilement renoncé à une lecture rigoureuse du paysage urbain qu'au fil de l'aventure, qui a duré elle aussi une semaine, les adolescentes se sont révélées attentives à une perception ouverte des lieux. Apprendre à voir. C'était bien là l'essentiel, dans cette démarche d'apprentissage de l'art contemporain.



dans l'errance les deux artistes, six adolescentes, et un caddie de supermarché bricolé pour servir de table, de garde-manger et de caisse à trésors. Tout le matériel photo, video, audio y était à l'abri ainsi que la collecte des objets et souvenirs trouvés ici ou là. « Le camp d'aventures en ville » a permis de produire sept cents photos, cinq heures d'enregistrement son, de la vidéo et trente interviews. Les jeunes filles ont fait montre d'une curiosité qui leur a permis d'engranger une matière, pétrie des rencontres faites au hasard de leurs pérégrinations. Au programme, était aussi prévue l'observation du bâti, « pour permettre une approche de l'archi-

## Recueillir des traces

Les deux artistes - l'un est plasticien, l'autre photographe - n'auraient voulu pour rien au monde intervenir dans les choix, collectifs ou particuliers, des jeunes filles : ne pas rogner les ailes du désir artistique, en somme... Et c'est ainsi que les adolescentes ont peu à peu, avec leur ORNI (objet roulant non identifié) comme seul espace-habitacle, appris à percevoir le monde et à en recueillir des traces. On y voit, en même temps que des univers insolites, des points de vue très personnels sur le camp. Ainsi, accompagnant la dernière image publiée dans les colonnes du *Progrès* - les volumes



24



de containers, dans un dépôt, y occupent l'espace avec force -, il est écrit en guise de légende : « Péril artistique, se laisser tenter par le moindre bâtiment, la moindre construction, les moindres pensées, par tous les points de vue, par tous les coins de rue. Saisissons l'imprévu ». La « collecte » sera mise en scène très simplement au MAC. Il y aura de grands bacs - six en tout, soit un par journée du camp d'aventures - dans lesquels les spectateurs seront invités à plonger les mains : des images en surgiront, à assembler à notre guise.

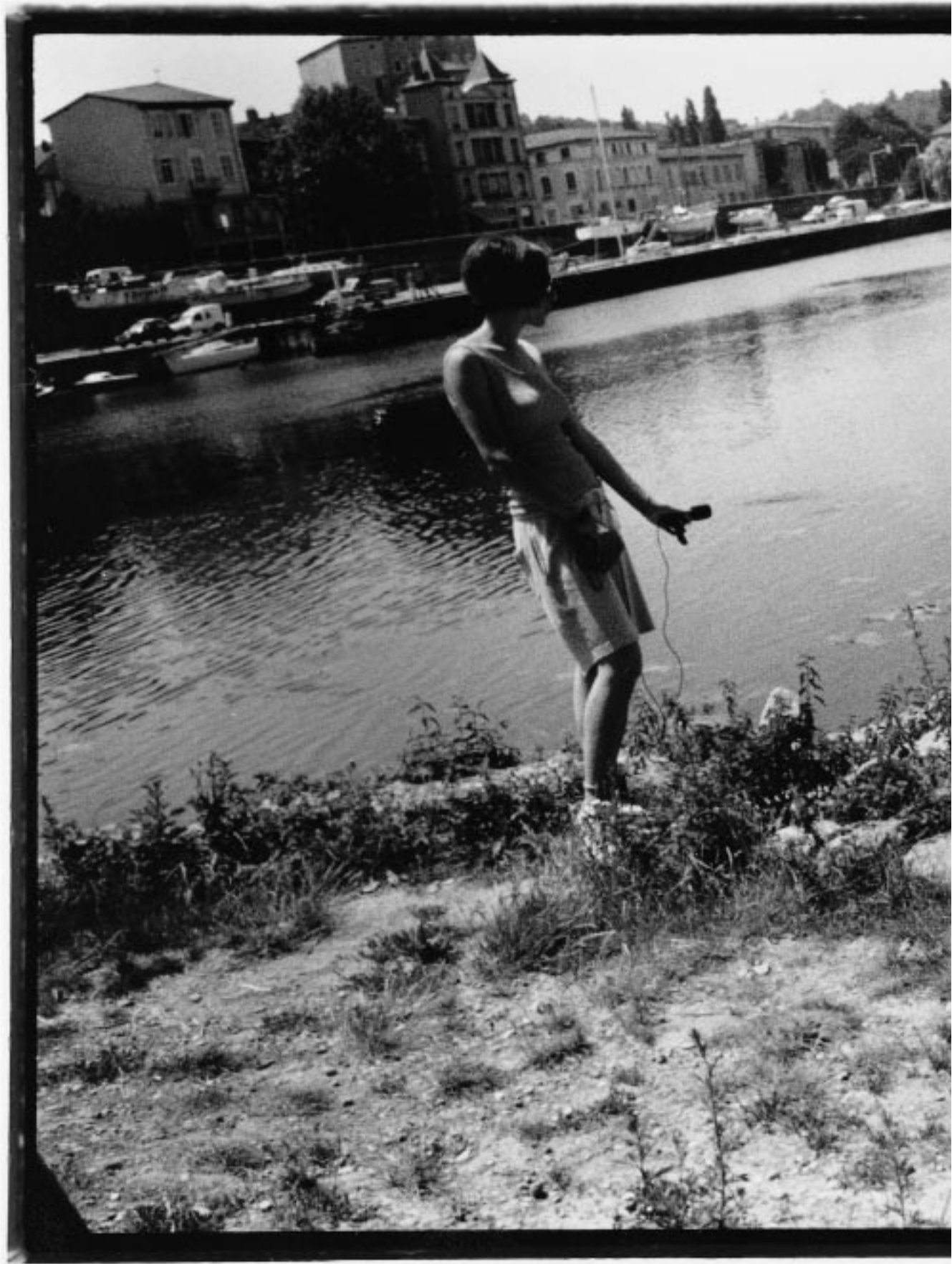


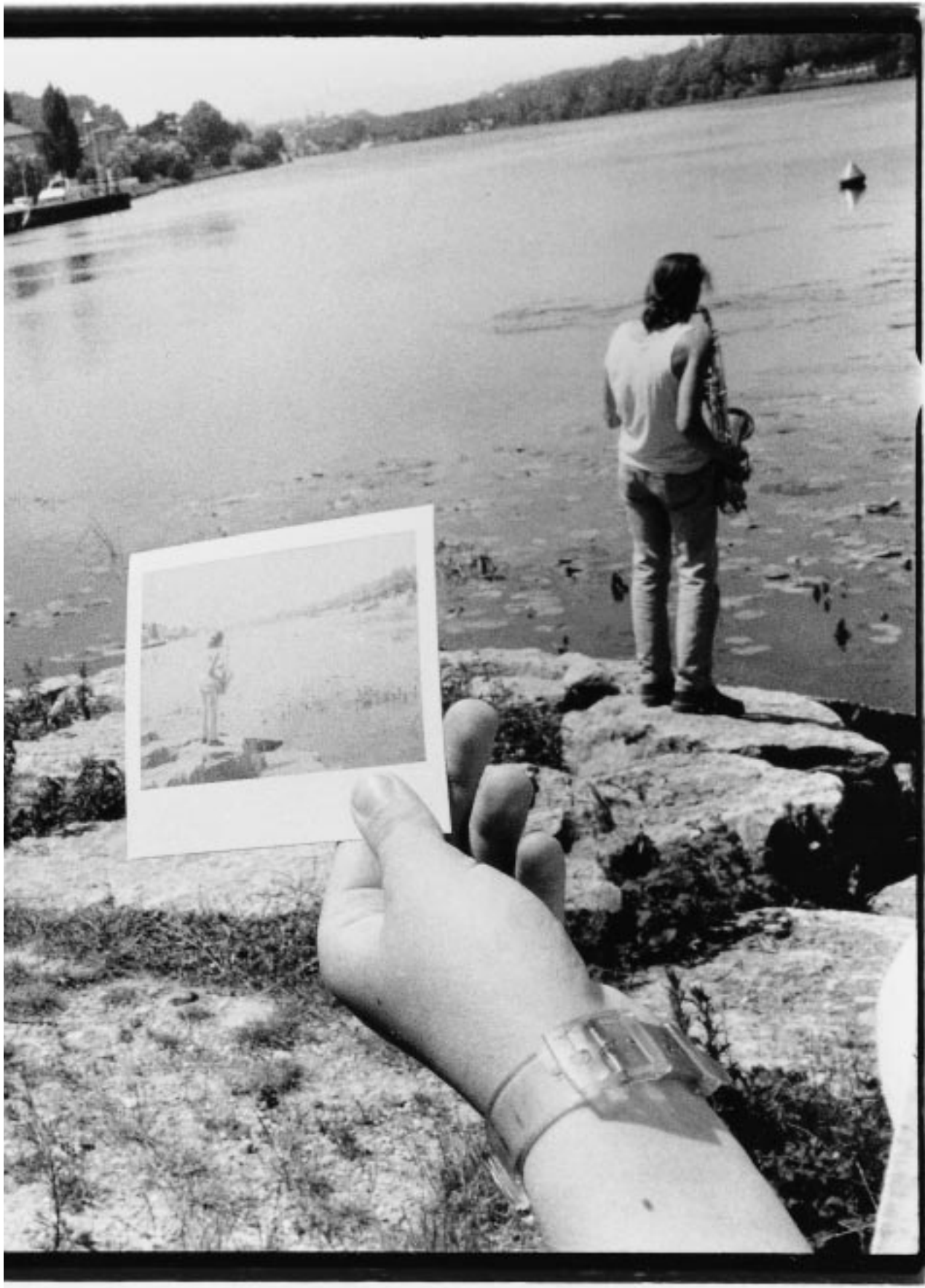
## A NOTER

- **Exposition** du 16 octobre au 15 novembre, au Musée d'art contemporain de Lyon. Colloque sur l'art, la ville et ses images les 16, 17 et 18 octobre. Des artistes, sociologues, historiens de l'art, critiques débattront sur des thèmes d'actualité : l'art et la ville; légitimité, goût, et art populaire; expressions urbaines; environnement visuel et qualité.

- **Autre colloque** : « La ville mise en scène ». Colloque international les 7, 8 et 9 décembre prochain, à l'Institut Lumière, dans le cadre des onzièmes entretiens du Centre Jacques-Cartier (téléphone 04 78 69 72 21).







# un défilé étoffé

biennale :

# et chamarré

Pour lancer la biennale sur le thème de la Méditerranée, Guy Darmet, directeur de la biennale de la danse depuis sa création voilà seize ans, avait invoqué la forte présence de cette mer, tangible bien au-delà de ses simples rives, « cercle ouvert sur le monde » qui risque de devenir « anneau brisé » si l'on n'y prend garde. Les artistes qui viennent sont tous nés dans ce berceau des civilisations et des religions qui va de la Grèce à l'Égypte, de la Corse au Maroc, de l'Algérie à l'Espagne. A l'appel de la Méditerranée, se sont également sentis concernés ceux qui dans les quartiers, les cités, les banlieues de Lyon, viennent de « là-bas », depuis une, deux ou trois générations : le défilé va prendre les couleurs de leurs cultures mille fois métissées.

Le succès de la première édition - ils étaient plus de deux mille en 1996 à parader dans la Presqu'île lyonnaise - a provoqué un engouement certain du public; les décideurs se sont laissés facilement convaincre du bien-fondé d'une nouvelle participation, si bien qu'ils sont plus de trois mille cette année à entrer dans la danse. Il y aurait beaucoup à dire sur la composition des groupes, une vingtaine en tout, du Grand Lyon et de toute la région : si les jeunes des cités sont très présents, on remarquera cette fois des gens plus âgés, des enfants, beaucoup de femmes aussi - une cinquantaine pour un seul groupe, dont quelques unes savent la souffrance d'être humiliées et battues. Le temps du défilé, leur groupe, « Femmes en couleurs », constitué par le réseau des centres d'hébergement, apportera du piment et du baroque.

## Bateau du futur

Beaucoup ont travaillé depuis de longs mois, d'autres tout l'été, dans différents points de l'agglomération lyonnaise. Quelques groupes se sont constitués bien au-delà de l'agglomération, dans les cités de Chambéry, Bourg-en-Bresse, Grenoble, Villefranche-sur-Saône et Givors. A Villefranche, les jeunes ont amené leurs mères et leurs grands-mères : toutes les générations autour d'un bateau du futur... Impossible bien sûr de citer les thèmes choisis par chaque groupe, notons simplement que les danseurs issus du *hip hop* et de la danse contemporaine seront particulièrement bien représentés.

Et les danses traditionnelles ? Orientales ou non, leurs influences se mêlent et se rejoignent, célébrant toute la richesse du métissage : le sirtaki flirte avec la danse du ventre, le *hip hop*, avec le flamenco... Quand le grand rideau rouge se refermera, à l'aplomb de la rue de Boissac et de la place Bellecour, sur l'ensemble des acteurs de la parade, les nombreux spectateurs présents - ils furent 200 000 il y a deux ans, combien étaient-ils cette fois ? - garderont en tête des images fortes et des symboles de ce deuxième défilé.

## Ils s'appellent Zanka

Ils vont ouvrir le défilé : alors qu'ils ont plutôt l'habitude de raser les murs, ils vont passer la tête haute et nous les regarderons avec plaisir. Du bonheur à l'état pur, ne serait-ce que le temps d'un défilé... Zanka : cela veut dire « rue » en arabe, et « échasse » en espagnol. Cela lui va comme un gant, ce mot, à la chorégraphe Margot Carrière, 42 ans et des yeux qui pétillent sous une frange brune coupée au cordeau. Margot, lors de la dernière biennale, avait déjà montré de quel bois d'échasse elle se chauffait. Ses danseurs sur échasses avaient frappé les esprits il y a deux ans. L'énergie déployée à arpenter la Presqu'île était visible et jubilatoire, à l'instar du plaisir des danseurs et musiciens à arborer des costumes dessinés par la chorégraphe touche-à-tout.

Dans le grand atelier SNCF désaffecté où l'équipe a travaillé durant cet été, Margot déplie quatre feuilles. Mises bout à bout, le cortège de Zanka se dessine : devant, des chevaux montés par des amazones, puis des lutins bariolés, des elfes et des libellules, toutes sortes d'animaux chimériques, poissons à vélo, étoiles de mer en rollers, tous escortant le grand galion qui va fendre les flots de la foule... Costumes et décors « rêvés plutôt que dessinés, souligne Margot; je rêve d'abord les projets avant de les réaliser ». Il en résulte la plus





extrême fantaisie, comme celle qui a présidé à l'idée-maîtresse du projet Zanka : « Une cavalière, déesse imaginaire, fend la marée humaine et entraîne dans son sillon une vague de danseurs et d'échassiers que domine un immense bateau ».



## Rassembler

A partir de cette idée, et du principe solidement établi que le défilé de la Biennale de la danse doit rassembler toutes sortes de gens, et particulièrement ceux que la société marginalise, ne reconnaît pas, voire rejette, Margot a construit une chimère qui a mis six bons mois pour devenir réalité. L'œuvre sera éphémère - quelques heures de défilé pendant lesquelles les échassiers, les musiciens et les chevaux font trois petits tours et puis s'en vont... Elle a cependant demandé des moyens importants, un soutien sans faille des partenaires, et un engagement fort des acteurs. Mais cet enjeu-là en vaut la chandelle. Les acteurs ont, tout l'été, cloué, vissé, cousu, esquissé des pas figures de *capoiera*, « appris à danser, ou simplement à se tenir droit, à regarder au loin », souligne Omar, un danseur de la compagnie Zanka.

Cette démarche peut sembler minuscule; elle ne l'est pas pour ces acteurs de quelques semaines qui sont, pour beaucoup, d'anciens SDF et aussi de jeunes mères



isolées, des travailleurs immigrés sans famille, des alcooliques, vagabonds, ex-taulards, handicapés, « suicidés de la société » traînant leur misère affective et matérielle d'un foyer à l'autre, à moins qu'un jour, un déclic ne se fasse, qu'une main ne se tende, qu'un toit ne paraisse plus solide... Le travail autour du défilé va-t-il être, pour quelques uns d'entre eux, cette chance à saisir, une ouverture possible ? Il est vécu comme une porte entrebaillée sur fond d'horizon désespérément bouché. « Quand Margot m'a contactée, j'ai tout de suite accroché à ce projet, explique Warda Hissa Houti, directrice des interventions sociales à Aralis<sup>(1)</sup>; il y a une logique à faire fonctionner ensemble action culturelle et logement. Pour nous qui travaillons beaucoup sur l'insertion, des actions comme celles-ci, aussi délicates et compliquées soient-elles, sont passionnantes. Cela a demandé un engagement très fort de toute mon équipe (dix-huit personnes sur l'agglomération), qui a été partante... Il faut à la fois être pertinent dans le choix des personnes qui participent au défilé - une centaine en tout -, assurer le suivi, faire jouer tout notre réseau associatif pour que la logistique des différents ateliers soit opérationnelle et aussi penser à l'intendance ».



## Bénévoles

Effectivement, cinquante ou cent personnes à nourrir à midi, ce n'est pas rien. Les Restaurants du Cœur apportent le déjeuner; bénévoles et responsables en assurent la réception, installent les tables, font le service. D'ailleurs, c'est tout le montage de l'opération qui n'a pas été une mince affaire : 580 000 F ne se trouvent pas sous le pas d'un cheval, aussi ailé soit-il. Des partenaires multiples ont été contactés, coordonnés par un opérateur, l'Infrep, lui-même solidement secondé par un autre,

Aralis, pour mieux affiner le projet sur son versant social. Quant à la compagnie Zanka, elle n'a que cinq ans d'existence, quasiment aucune subvention pour l'instant, mais le soutien ferme de Guy Darmet et de l'audace à revendre.

« La compagnie Zanka ne dispose d'aucun matériel, même pas d'une perceuse », dit Jacques Bonnot, responsable technique, tout en mettant en chantier le navire du cortège de Zanka dans un atelier voisin. Calmement, Jacques a commencé... par brancher l'électricité dans l'atelier fermé depuis belle lurette. Puis, après s'être assuré que les conditions de sécurité étaient remplies, il a mis en train l'atelier d'échasses. Certaines, dessinées sur place par les stagiaires, ressemblent à de longs cothurnes en bois aux formes tarabiscotées. L'imaginaire de Margot doit être contagieux... Tout l'été, le bruit des perceuses et des ponceuses a donc rythmé la vie de la friche d'Oullins. Dans l'atelier le plus spacieux, à côté de la cantine, s'est installée la chef costumière, avec ses assistantes visiblement ravies d'être là : « Plutôt que de tourner en rond au foyer », dit sobrement une jeune femme.



ICL, OR





## Ici, on n'impose rien

Un jeune débile léger se promène avec un mouchoir sur la bouche : lui aussi devra grimper sur les échasses et parcourir la ville, s'il apprend, s'il est assidû. Un vieux bonhomme tout rond promet à Margot d'apporter sa flûte : « Demain », dit-il... Un autre d'une cinquantaine d'années, au visage impassible comme une statue khmer, passe et repasse d'un atelier à l'autre. « Il n'arrive pas à s'intégrer à un groupe », remarque Margot. « Ici, on n'impose rien » pourrait être la maxime de la friche oullinoise. Aucune obligation et beaucoup de souplesse sont nécessaires à la vie estivale du chantier Zanka. S'ils le désirent, les participants vont au préalable aller voir où ça leur chante : de l'artistique à la technique le chemin est court, tout se passe à quelques mètres. Puis, peu à peu, se sont construits des groupes motivés dans chaque domaine,

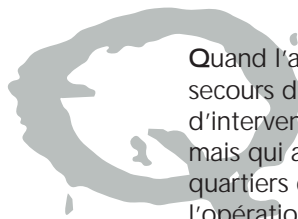
serrurerie ou danse... Cependant, il est demandé aux participants de revenir avec régularité. La règle est acceptée : une vraie performance pour certains, résignés à vivre sans toit, ni loi, ni temps. Si bien que du matin au soir, l'atelier résonne des bruits ordinaires d'un chantier : coups de marteau, perceuse, visseuse...

Il a suffi, semble-t-il, de les faire « entrer dans le jeu ». Omar, spécialiste de la *capoiera*, a trouvé le mot juste pour qualifier la démarche qu'il initie; cet art, à la frontière des arts martiaux et de la danse, était pratiqué par les esclaves africains au Brésil pour s'exercer à la lutte sous couvert de jeu. Devenue sport national et enseignée à l'université comme discipline à part entière là-bas, la *capoiera* en France est en train de se développer et de se métisser en tant que pratique artistique (ô combien sportive) au contact de la danse contemporaine. Il faut,

pour ceux qui sont ici, acquérir de la résistance physique et une certaine souplesse; ça vient petit à petit, explique Omar, souriant. On le sent confiant : « Ils vont chercher l'énergie; bien sûr il faut ménager les temps de récupération pour les plus vieux, il faut donner de la souplesse en tout ». Il se réjouit de voir « des regards qui s'éclairent; d'ici le défilé, ils auront acquis un port altier, ils avanceront comme des rois ». Dans les yeux clairs d'Omar, se lit le plaisir d'être un peu le magicien prompt à transformer les gueux en princes...

(1) Aralis est une entreprise d'économie sociale à statut associatif ayant pour objectif l'insertion par le logement. L'association gère une vingtaine de foyers d'hébergement dans le Rhône et la Loire, plus des logements en cités familiales et des appartements.

n'impose  
rien



Quand l'action culturelle vient au secours du social, elle est le moteur d'interventions souvent complexes, mais qui aident à dynamiser des quartiers défavorisés. L'édifice de l'opération « Un été au cinéma » est à plusieurs étages : au rez de chaussée, on mettrait des séances de plein air gratuites, sur grand écran; au premier, une tarification réduite pour les moins de vingt-cinq ans; au deuxième, des séances spéciales organisées autour de films, en présence de réalisateurs, ou de comédiens<sup>(1)</sup>; enfin, au dernier étage, des ateliers de pratique encadrés par des professionnels.

Le dispositif - qui est national - se décline régionalement ; dix-sept villes rhônalpines y ont participé en 1998. Cela a signifié, pour Yvette Zulian, la coordinatrice grenobloise, beaucoup de partenaires à solliciter et à motiver, pour toujours davantage de séances de cinéma,

programmées surtout dans les quartiers « sensibles », avec un nombre croissant de spectateurs. Comme dans bien des montages d'opérations à la lisière du social et de la culture, le facteur essentiel reste la préparation en amont : tout ce travail invisible d'information préalable du public, de choix des films, des critères de diffusion... Yvette Zulian cherche à tirer la programmation vers toujours plus d'éclectisme et de qualité. Mais il faut y aller doucement car « le film de l'été représente d'abord le divertissement ». Pour convaincre les habitants qu'il est possible de voir des films différents, cela doit passer par une réflexion de longue durée. Et les partenaires, dans les quartiers, doivent eux-mêmes être convaincus de cette nécessité. « Est-ce respecter un public en attente de culture que de lui offrir exactement ce à quoi il s'attend ? », s'interroge-t-elle.



# images : un été au ciné

## Film de l'été

C'est pourquoi les partenaires locaux - qui sont le plus souvent des directeurs motivés de salles de cinéma - ont organisé avec les habitants des pré-sélections dans les quartiers pour déterminer le ou les films de l'été. Les débats ont parfois été passionnants entre les tenants de l'art et essai et ceux du film commercial. Ils n'auront pas été inutiles.

Quant aux ateliers, ils permettent à des jeunes de découvrir le « ba-ba » de la fabrication d'un film en vidéo ou en super 8, des supports peu onéreux. Les participants choisissent leur thème, ou

*(1) Le Conseil Régional qui finançait l'opération au titre des « Séances spéciales » n'a pas voté la subvention cette année. Les organisateurs ont décidé de les maintenir, quitte à mobiliser d'autres sources.*

leur scénario, même succinct, pour ensuite tourner des images, apprendre un texte, faire des interviews, s'initier au montage... Le résultat est étonnant dans bien des cas : à Aubenas, l'été dernier, les jeunes ont « filmé ce que les gens pensent tout bas » à propos du racisme : il en est résulté, sur un sujet d'une actualité toujours brûlante, un documentaire vigoureux. A Annecy, avec la MJC Novel, la graine montante des réalisateurs encadrée par Yves Bourget - de six à douze ans ! - a conçu avec beaucoup d'attention un court-métrage poétique et drôle par la grâce de l'autodérision : les jeunes venaient de découvrir avec un certain déplaisir la vie en montagne, à la faveur du camp vidéo ; ils en ont fait le sujet même de leur film...

A Décines cet été, Youri Djorkaeff a fait une apparition dans la courte fiction préparée par un groupe de sept jeunes : la rançon de la gloire, lors du retour du héros dans sa ville natale ! A Bron, un groupe issu de

différents quartiers de la ville est parti tourner en Lozère, lors d'un camp d'été : le pari n'était pas gagné d'avance quant à l'ambiance du tournage, mais la fiction l'a emporté sur la réalité ; le groupe s'est construit dans la fièvre de l'écriture du scénario...

Tous les films des jeunes ont ensuite été présentés lors de la clotûre de l'opération « Un été au ciné » dans les salles des villes concernées. Des soirées festives sont organisées, qui permettent de réunir les participants, leurs amis, leur famille. Ce n'est pas la moindre des satisfactions des organisateurs : la fierté qui se lit sur certains visages, lorsque l'écran s'allume, en est une autre.



35



## L I R E

### Des essais

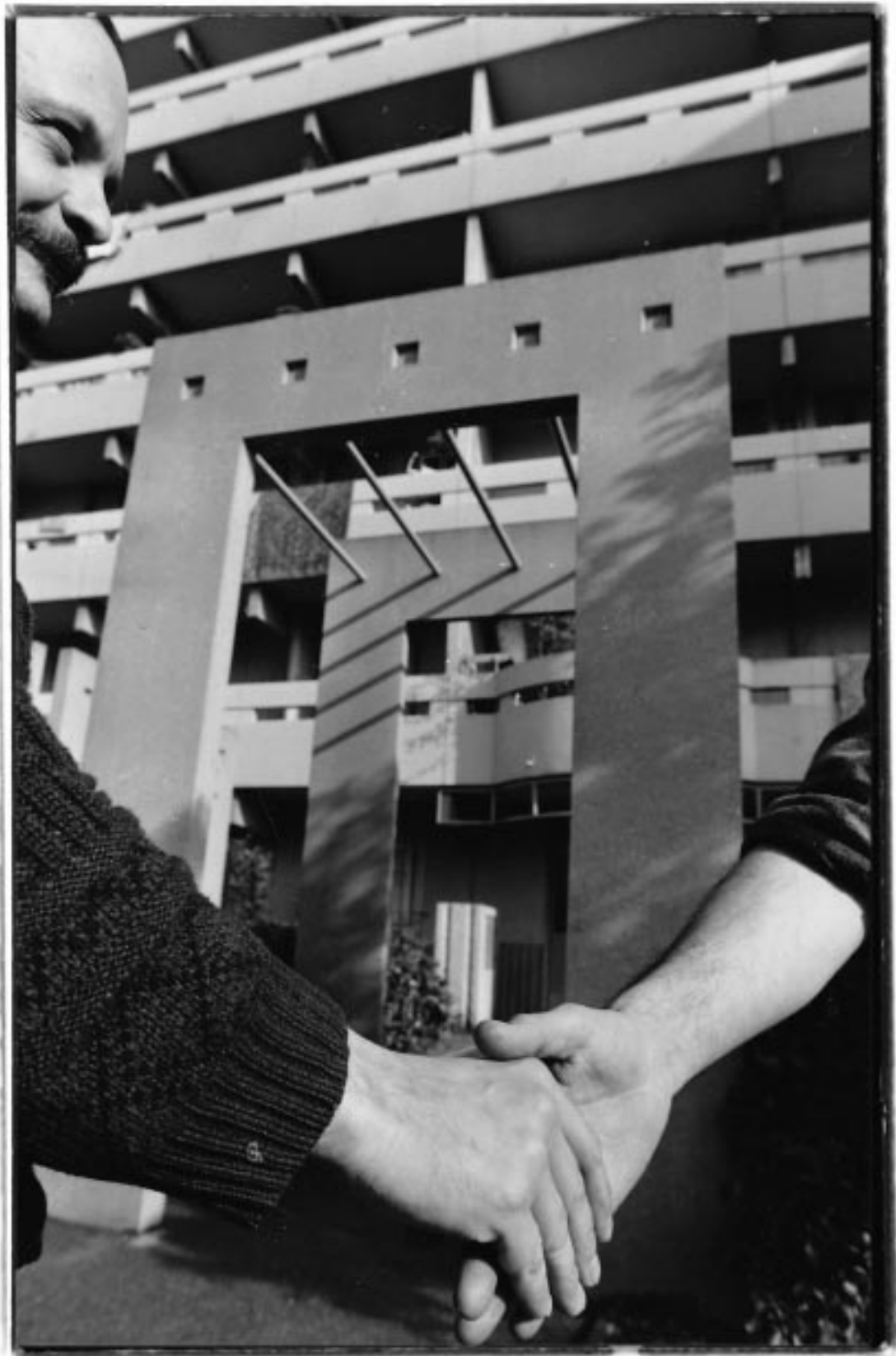
- « **La banlieue en fête; de la marginalité urbaine à l'identité culturelle** », PUV, Espaces, Saint-Denis, 1988.
- « **La culture hip hop** », par Hugues Bazin, éditions Desclée de Brouwer, collection Habiter, Paris, 1995.
- « **La ville intervalle : jeunes entre centre et banlieue** », par Laurence Roulleau-Berger, éditions Klincksieck, collection Réponses sociologiques, Paris, 1991.
- « **Paroles de banlieues** », par Jean-Michel Decugis et Aziz Zemouri, Plon, Paris, 1995.
- « **Je Texte Termine** », La Camarilla, Paroles d'Aube, Vénissieux, 1998. (Il s'agit d'une anthologie de textes de rap).
- « **Les retombées économiques du spectacle vivant** », par Etienne Oswald, in L'activité économique, CCI de Lyon, décembre 1996.
- « **Action culturelle et développement local dans la région Rhône-Alpes** », par Jacqueline Mengin et Elizabeth Auclair, Conseil Régional Rhône-Alpes, 1990.
- « **Pour une politique régionale en faveur des festivals** », rapport de Nelly Vingtdoux au Conseil économique et social de Rhône-Alpes, 1997.
- « **Actions culturelles et dimension interculturelle de l'immigration, quelles interactions ? Les échanges culturels dans l'agglomération lyonnaise** », par Sarah Levin, mémoire de DESS Droit des relations et des échanges culturels internationaux, IEP de Lyon, 1997.

### ... et des guides

- « **Art, villes, images** », DRAC Rhône-Alpes, éditions Paroles d'Aube, Vénissieux, à paraître en octobre 1998.
- « **Sensibles; actions culturelles et créations dans les quartiers en réhabilitation** », DRAC Rhône-Alpes, Lyon, 1989.
- « **Images, spectacles, musiques du monde. Guide Rhône-Alpes 1997** », Inter Service Migrants Rhône-Alpes (ISM-RA CORUM), Lyon, 1997.

*Cette bibliographie a été réalisée avec l'aide de l'Agence Rhône-Alpes de services aux entreprises culturelles (ARSEC) que nous remercions.*







# citoyenneté solidarités

Or, que nous disent les habitants, les acteurs, les « gens » des quartiers, que nous avons rencontrés ? Ils nous disent, chacun à leur manière, que les jeunes, les femmes, les personnes âgées, les divers « relégués » des banlieues et d'ailleurs ne sont plus (ou ne veulent plus être) des catégories objet de tous les soins; mais, selon l'expression de Bertrand Schwartz, des « forces de novation », des catalyseurs de vie sociale.

La relative dissolution des liens traditionnels - qu'ils soient familiaux, culturels ou sociaux - dans les quartiers n'est pas un phénomène propre à la seule agglomération lyonnaise. L'émergence de réponses émanant des habitants et des acteurs de proximité eux-mêmes ne l'est pas plus. Pourtant, il se passe quelque chose à Lyon et dans son bassin de vie ! Depuis plusieurs années, de multiples réseaux, « informels » ou au contraire bien structurés, associatifs ou « spontanés », se constituent, modifiant sans doute bien plus qu'il ne nous apparaît généralement, le paysage de l'agglomération. Citoyenneté, insertion, solidarité, nouveau lien social... : peu importants les mots que l'on met sur cette nouvelle dynamique, la réalité se charge de faire la part des choses. Cependant, on est encore loin de la reconnaissance publique de la fonction d'intégration et d'essaimage social qui structure cet ensemble d'initiatives.

Dossier réalisé par  
Pierre Gras,  
avec le concours de  
Florence Allicot,  
Anne Lichtenberger,  
Catherine Payen  
et Chimène Sérurier

(\*) cf « Les Cahiers  
Millénaire 3 », numéro  
8, 06/1998, sur le  
thème « Citoyenneté  
et insertion », p. 37.

En un mot, des citoyens à part entière. « Nous ne sommes pas des problèmes sociaux, mais des habitants comme les autres », affirme ce groupe d'habitants des Minguettes. « Quand il y a un problème, notre cité est tout de suite montrée du doigt, sans même que l'on sache qui est responsable » écrit un groupe de femmes de Saint-Symphorien d'Ozon. Ils souhaitent donc rompre avec cette « image négative ». Et le montrent par leur action, à mi-chemin entre la culture et le travail social, entre la médiation et la gestion des tensions quotidiennes, entre la colère et l'expression maîtrisée...

Ce potentiel individuel et ce dynamisme collectif ne sont pas de simples leviers au service de la « paix sociale » dans les quartiers, toujours improbable si les questions de fond ne sont pas traitées comme elles doivent l'être. Ils constituent en réalité, comme l'expliquait Bruno Voisin dans un précédent numéro des Cahiers\* « un enjeu fort d'intégration et de développement pour l'agglomération lyonnaise (...), se donnant pour but de mettre en place une véritable participation des habitants au devenir de leurs quartiers et permettant d'y faire émerger de nouvelles formes d'identité et de **citoyenneté** ».



# vécu : paroles de femmes

**Rencontre avec  
Chimène Séruzier,  
agent de développement  
à Vaulx-en-Velin**

« Les actions de développement auxquelles participent des habitants des quartiers sont extrêmement importantes, dans la mesure où elles leur permettent de prendre la parole, d'être écoutés, d'être reconnus par leurs pairs. C'est sans aucun doute une forme de démocratie participative ». Chimène Séruzier, agent de développement au Centre social du Grand Vire, à Vaulx-en-Velin, et formatrice au Greta Nord-Isère, a facilité depuis plusieurs années la constitution de

groupes de femmes en cherchant à leur insuffler la dynamique nécessaire, ce qui est à ses yeux la base même du travail social.

A travers une multitude d'actions de proximité et une réflexion globale sur la place des femmes dans notre société, ces groupes cherchent à reprendre prise sur la vie des quartiers, à apporter de l'espoir et à inciter chacun à être « acteur de sa vie ». Pour l'agglomération lyonnaise en effet, l'un des enjeux forts consiste à favoriser une véritable participation des habitants au devenir de leur quartier et de leur ville, à travers la mobilisation d'aides significatives pour l'accomplissement de leurs projets, afin de permettre l'émergence de nouvelles formes d'identité et de citoyenneté. « Depuis une quinzaine d'années, j'anime des groupes de femmes à Vaulx en Velin et à Villefontaine », poursuit Chimène Séruzier. « Ces groupes sont nés des désirs exprimés par les femmes, de leurs projets ou cherchent à répondre à leurs besoins. Ils créent un véritable lien social dans les quartiers ».

## Répondre aux besoins

**A** Vaulx-en-Velin, par exemple, ces groupes prennent une part active dans l'animation des quartiers. Cette année, l'un d'entre eux, situé sur le quartier de la Thibaude, a organisé un loto afin de recueillir de l'argent pour permettre aux enfants de partir en vacances. Mais leur engagement va au-delà de la simple aide matérielle auprès des plus démunis, même si cette aide est nécessaire et permet de se prendre en charge sans toujours compter sur l'assistanat. Il a aussi préparé un grand couscous, pour lequel les femmes ont acheté les ingrédients sur leurs propres deniers. Tous les bénéfices ont été reversés pour aider les Algériens victimes de la violence dans leur pays. « A travers ces actions, les femmes ont donné une nouvelle dynamique aux quartiers. Elles ont pris conscience de leur force et

de leur pouvoir et espèrent à terme peser sur les politiques publiques », analyse Chimène Sérurier.

Un peu plus loin dans l'agglomération, à Villefontaine, une fête de la pâtisserie est organisée chaque année par un groupe de femmes. Plus d'une centaine de variétés de pâtisseries sont présentées et dégustées ; 2 500 personnes sont venues à l'une de ces fêtes, ce qui a permis de fournir aux organisatrices une petite rémunération. Mais le plus important, c'est que cette fête crée un véritable mouvement dans la ville toute entière, jusqu'aux écoles qui y ont participé activement.

En dehors de ces actions ponctuelles, ces groupes travaillent également sur l'insertion professionnelle. A Villefontaine, « Chiffons et Balais » est issu d'un groupe d'alphabétisation qui réunit plusieurs femmes recherchant collectivement du travail comme

femmes de ménage. « Cette démarche est le résultat de leur propre réflexion. Elles l'ont engagée après avoir constaté que leurs recherches individuelles n'aboutissaient pas, le plus souvent en raison de leur origine étrangère. Pour mener à bien leur projet, elles ont mis en place une petite campagne publicitaire qui leur a permis de trouver des heures de ménage », raconte Chimène Sérurier.

« Sucre et Poivre » et « Cannelle et Piment », deux groupes situés à Vaulx-en-Velin, ont suivi la même démarche, mais avec comme objectif la diffusion de la cuisine exotique : « Il s'agit dans ce cas de valoriser les savoir-faire, de faciliter l'émergence d'un certain bien-être chez ces femmes dont le quotidien est difficile et de créer des liens. Les femmes deviennent ainsi de véritables acteurs sociaux et obtiennent une reconnaissance qui, jusque-là, leur faisait défaut ».

...



## Des relais pour une solidarité active

« Dans chaque quartier, dans chaque immeuble, un certain nombre de femmes ne supportent plus de voir les difficultés dans lesquelles se trouvent leur voisine, leur amie ou un de leurs proches au quotidien. Comment peut-on se taire quand on assiste au désarroi des jeunes face au chômage, à la violence, à la drogue, et comment rester insensibles devant une mère brutalisée, humiliée, battue quelquefois ou menacée de mort par un mari trop violent ? Pour tenter de leur venir en aide, des groupes de femmes se sont organisées en « femmes-relais » afin d'orienter et d'aider tous ces gens en difficulté », analyse Nazia Challabi, de l'association « Sable d'Or Méditerranée », initiatrice des « femmes-relais ».

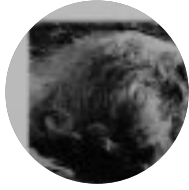
Avec le temps, elles se sont aperçues que leur travail bénévole sur le terrain est tout aussi valable que celui d'un médiateur venu souvent de l'extérieur ou complémentaire de celui d'une assistante sociale. Ces femmes, qui ont des savoirs et des liens forts avec les habitants, sont repérées et reconnues d'abord par les habitants eux-mêmes, mais aussi par des structures telles que les centres sociaux et les associations. Elles interviennent souvent dans les écoles, auprès des services sociaux et quelques fois auprès des médecins. Actuellement, elles se réunissent dans plusieurs communes de l'agglomération lyonnaise afin d'obtenir un statut, un accès à la formation et une valorisation de leurs acquis. Leur approche est différente de celle des travailleurs sociaux, car elles habitent le quartier. Elles créent du lien social là où il n'y en a pas ou plus guère. Elles améliorent les relations entre la famille et l'école. Elles orientent souvent les habitants vers les structures assistantes, elles font remonter leur parole. Elles participent aux événements du quartier et font face parfois à des situations difficiles et d'urgence, en liaison avec les assistantes sociales. Un travail qui n'est sans doute pas encore assez reconnu à sa juste valeur.

## Acteurs / actrices du développement

Le développement de quartiers souvent stigmatisés par les médias, jugés « difficiles » ou « en crise », passe indubitablement par les habitants eux-mêmes. C'est ce que montre le travail citoyen réalisé par ces groupes de femmes. Les habitants ont des savoir faire multiples, ils connaissent et subissent les problèmes des quartiers, mais ils ne font pas que les subir. Pour peu qu'on leur en donne les moyens, ou tout simplement qu'on offre l'écoute et le petit coup de pouce nécessaire, ils apparaissent en capacité de rechercher et de trouver des solutions. « C'est un processus de développement qui part des habitants. C'est une démarche différente de celle qui consiste à concevoir des dispositifs dans lesquels on cherche à tout prix à faire rentrer les gens », affirme, forte de son expérience, Chimène Seruzier.

Un colloque qui a réuni la plupart de ces groupes a été organisé en 1994 à l'initiative des habitantes de Villefontaine. A l'occasion des sept ans d'activité de « Chiffons et Balais », et du premier anniversaire de « Femmes solidaires », association fédératrice de plusieurs groupes, les femmes ont décidé d'inviter d'autres groupes avec lesquels une discussion s'est amorcée. Elles ont alors constaté que leur principal problème tournait autour du chômage de leurs enfants et de ses répercussions sur le milieu familial. « Je n'avais jamais entendu un tel discours, ni rencontré de femmes aussi lucides qui se prennent autant en charge. Elles ont su exprimer leurs difficultés face à la recherche d'emploi, mais aussi dire combien le chômage de leurs enfants étaient une préoccupation quotidienne et prioritaire. A cette occasion, je leur ai proposé d'organiser un colloque. Un mot qu'elles ne connaissaient pas. Nous sommes donc parties sur l'idée d'une grande rencontre qui permettrait de parler de ce qui les touche dans leur vie, leur quartier, leurs relations aux autres, à leurs enfants... »





## Lutter ensemble contre la drogue

Après le colloque « Parole de femmes », les groupes se sont réunis pour parler de la drogue et des problèmes qu'elle engendre sur les quartiers et dans les familles. Un comité de pilotage s'est créé. C'est lui qui prépare les réunions, mais ce sont toujours les groupes qui prennent les décisions. « Cela a été difficile, voire douloureux, car les femmes, les mères, ont beaucoup de mal à en parler, à regarder le problème en face. La plupart d'entre elles se sentent dépassées, ont peur et ne savent comment aborder cette question. Il est ressorti de ces discussions qu'il fallait avant tout sensibiliser, s'informer, soutenir la famille du toxicomane, comprendre le toxicomane lui-même, oser en parler pour briser le mur du silence », explique Christiane Brancas, responsable de l'Association « Vivre ensemble ».

Le comité de pilotage a proposé d'organiser un petit colloque susceptible de rassembler 250 à 300 personnes. Finalement, en décembre 1996, ce sont 700 personnes qui se sont réunies dans le 8ème arrondissement de Lyon et ont débattu de ce sujet considéré au départ comme « tabou ». Certaines femmes sont venues de loin, de Nantes ou du Calvados... Avant le colloque, une réunion mensuelle s'est tenue dans un quartier différent et chaque fois cinquante à soixante-dix femmes y ont assisté. Le souci des organisatrices était de permettre au plus grand nombre de s'exprimer, et que « chacune soit entendue afin de construire ensemble des réponses appropriées ».

Après ce colloque sur la drogue, il a été décidé de parler de la violence, suite logique. Aussi, une semaine de rencontres a-t-elle été organisée, du 11 au 14 mai dernier, sous le titre générique « De la violence à la parole ». Face à la toxicomanie, les groupes de femmes avaient tous pointé l'absence des pères. Pour y remédier, les groupes ont essayé d'associer ces derniers, ainsi que les jeunes, à la semaine de la violence. Des actions dans les quartiers ont été organisées, en liaison avec les écoles, les associations, les professionnels... A chaque manifestation, de nouveaux groupes viennent augmenter les effectifs, une preuve supplémentaire qu'elles répondent à un vrai besoin et que la lutte contre la toxicomanie et la violence passe assurément par la participation active des habitants.

## Oser prendre la parole

Un mois après, jour pour jour, ces femmes sont arrivées avec de nouveaux groupes qu'elles avaient contacté entre temps et toutes ensemble ont décidé de mettre en place ce colloque avec des objectifs bien précis : échanger leurs vécus, leurs expériences et leurs savoir-faire, oser prendre la parole et surtout la faire remonter jusqu'aux décideurs politiques. Cinq grands thèmes ont été retenus : la relation mère-enfant-école, l'intégration et le racisme, le rôle des groupes de femmes et des associations, le chômage des jeunes et ses répercussions familiales, et enfin la drogue. Six réunions, au rythme d'une par mois, auxquelles ont participé entre 60 et 100 femmes, ont ensuite eu lieu pendant

lesquelles elles se sont penchées sur l'organisation de ce colloque. Les femmes se sont alors regroupées en un collectif appelé « Paroles de femmes »...

Le jour du colloque, une surprise les attendait. « Nous comptions sur une soixantaine de personnes au repas, se souvient Chimène Sérüzier; or, la veille du colloque, nous avons deux cent inscriptions ! Le jour même, deux cent cinquante femmes sont restées déjeuner et quatre cent cinquante sont venues parler de ce qu'elles vivaient, de leurs souffrances et aussi des signes d'espoirs qu'elles avaient relevés dans leurs différents groupes et à travers leurs actions.



Mais surtout de ce que les femmes peuvent faire dans les quartiers en refusant la fatalité de l'exclusion et du chômage, en cherchant elles-mêmes des solutions... ».

A la suite du colloque, un journal est né. « Paroles de femmes » est pris en charge par un groupe différent pour chaque numéro au rythme d'un parution tous les deux mois. Il est ensuite envoyé à chaque groupe. D'autres actions culturelles ou artistiques ont été organisées et notamment, un important travail a été mené avec le Théâtre de l'Opprimé et l'association Naje (lire page 46). D'autres manifestations ont suivi : « De la parole aux actes », « De la parole au cri », sur le thème de la drogue (en 1996), suivi par « Paroles en fête » et enfin « De la violence à la parole » cette année.

## Insertion et économie solidaire

Toutes ces actions de développement ont pour but d'aller plus loin dans la prise en charge des problèmes des cités par les habitants eux-mêmes; il s'agit toujours de « faire plus », de « faire mieux ». Ainsi, le groupe « Cannelle et Piment » porte une véritable démarche d'insertion professionnelle, de développement social et d'économie solidaire.



Développement social, parce qu'il répond aux besoins de ressources contribuant à la valorisation des savoir-faire, en favorisant le lien social, en mettant en relation des cultures différentes, des origines sociales diverses, des acteurs sociaux ayant des institutions différentes.

« Cannelle et Piment » veut ainsi apporter une réponse différente aux problèmes sociaux. Mais c'est aussi une action d'économie solidaire qui ne peut exister que par la conjonction de deux logiques : d'une part, l'économie de marché, à travers la confection de repas, et d'autre part, l'aide sociale apportée par les réductions des charges sociales, les aides au démarrage de l'action, la mise à disposition de locaux et de salariés du Centre social du Grand Vire, sans oublier les avantages apportés par la zone

## Cuisine exotique contre l'exclusion

L'association « Cannelle et Piment » a vu le jour à Vaulx-en-Velin à l'initiative d'un groupe de femmes spécialisé dans la réalisation de repas. Au départ, les femmes participaient à l'animation de leur quartier. Parmi elles, certaines qui aimaient faire la cuisine ont décidé de constituer un groupe à part entière pour réaliser des buffets à l'occasion de fêtes. Elles décident de se réunir tous les vendredis matins pour essayer d'étudier ce qu'elles pourraient proposer, le prix de revient des repas, et les moyens de faire découvrir des plats différents. Elles définissent des règles de fonctionnement, organisent une table d'hôte une fois par trimestre et, pour faire face au succès, elles passent à la vitesse supérieure en ouvrant une fois par mois.

D'année en année, les prestations se font plus nombreuses. Le centre social dont elles dépendent leur propose alors de créer une association autonome, jugeant qu'elles ne relèvent plus d'une action d'insertion directement gérée par lui. Une décision qui va entraîner certaines difficultés pour le groupe, qui doit trouver rapidement une cuisine aménagée. Les réponses aux problèmes ont été plus lentes que les besoins engendrés par la dynamique du groupe, mais l'association s'est finalement créée avec pour objectif de constituer un groupe multiculturel et intergénérationnel, ouvert à d'autres publics.

« Au début, notre activité était réduite, raconte Habla Madoui, l'une des créatrices de l'association, puis on a préparé des

buffets, des repas et on est arrivé à faire des repas pour trois cent personnes. De jour en jour, d'année en année, les commandes ont augmenté. Personnellement, ce genre de travail m'a beaucoup apporté. Bien sûr, au départ, il y avait un certain savoir-faire, mais encore fallait-il le valoriser. Ce groupe, c'est aussi la découverte de la convivialité, de la solidarité, des autres cultures, à travers leur cuisine, le respect des différences. Nous sommes toutes très liées entre nous et ceci nous a permis de trouver du travail. Mais ce qui est surtout très important, c'est que notre expérience a créé une véritable mobilisation au sein du Centre social, et au-delà a fait bouger le quartier, le voisinage et tout Vaulx-en-Velin », conclut-elle avec un large sourire.

franche et les dispositifs d'insertion sociale, professionnelle et économique existants. La solidarité entre les membres et les participants reste un paramètre essentiel pour la réussite de ce projet.

Cependant ces actions rencontrent quelques difficultés lorsqu'il s'agit de trouver des financements. Quand il s'agit d'insertion sociale, généralement tout va bien, mais si l'on commence à générer des revenus pour les familles, les choses deviennent plus délicates. « Toutes nos actions sont multiples, elles touchent à l'insertion, à l'économique, au culturel, à l'intégration, au social. Dans l'avenir, il faut absolument inverser la tendance et favoriser le

financement d'actions multidimensionnelles, argumente Chimène Sérurier. Toutes ces dynamiques sont très fortes et le rôle d'un travailleur social est d'aider à leur développement, non pas de les faire entrer absolument dans un cadre pré-établi. Le social ne s'oppose pas à l'économique, c'est simplement une étape ». Si, à en croire le poète, « la femme est l'avenir de l'homme », elle est peut-être aussi par son dynamisme, son sens des responsabilités et sa capacité à se tourner vers les autres, « l'avenir des quartiers », sinon la garante d'une nouvelle citoyenneté.





Ils habitent Marseille, Strasbourg, Paris ou... Vaulx-en-Velin. Jeunes ou vieux, Français ou étrangers, ils ont des choses à dire, ils recherchent une société plus juste et plus conviviale. Ils présentaient leur spectacle de « théâtre-forum citoyen », fin juin, au Centre culturel Charlie-Chaplin à Vaulx-en-Velin, en avant-première nationale\*. « Ils », ce sont des habitants - dont une majorité de femmes et de jeunes - qui jouent sur scène leur propre rôle selon la méthode mise au point depuis plusieurs années par le Théâtre de l'Opprimé. Sous la direction de Fabienne Brugel (Compagnie Naje), cette expérience originale a reçu le soutien de la Ville de Vaulx-en-Velin et du Centre social du Grand Vire qui favorise l'émergence de groupes de femmes issus des quartiers dits « difficiles » (lire page 40 l'article de Catherine Payen).

\* Contacts : Compagnie Naje, téléphone 01 46 74 51 69. Centre social du Grand Vire, téléphone 04 78 80 73 93.

L'originalité de cette démarche est double. Par la formule tout d'abord : le spectacle est joué intégralement une première fois par les « acteurs » pour que chacun saisisse le sens général et les enjeux des sujets traités; ensuite, chacun peut venir sur la scène « jouer » son point de vue, donner son avis... en prenant parfois les choses au pied de la lettre ! Par les thèmes choisis ensuite : ils expriment des sujets forts, emblématiques des quartiers « relégués » : le logement, l'école, le chômage, le racisme, la drogue, la pauvreté, les relations familiales...

Ainsi s'élabore une réflexion en commun - non exempte d'intentions préalables, mais très libre dans l'expression - qui permet de soulever quelques tabous, de friser l'impertinence, d'écorner les idées toutes faites (celles des institutions et des travailleurs sociaux ?) et surtout de donner l'espoir que les choses changent vraiment. Grâce à la parole, grâce à l'interaction, voire au choc des points de vue... Ainsi la burlesque et le jeune « agressif », le magistrat et la mère d'un adolescent interpellé, l'homme et la femme victimes des mêmes maux, se regarderont-ils peut-être, demain, d'un œil nouveau... pour de vrai.



# médiation : théâtre-forum expression citoyenne



Entretien avec  
Anne Lichtenberger  
vice-présidente  
de la Fonda  
Rhône-Alpes



- « Les Cahiers Millénaire 3 » :

A la lumière de votre expérience, comment répondriez-vous à la question posée par Alain Touraine, « Pourrons vivre ensemble, différents et égaux » ?

- Anne Lichtenberger : Tout au long de leur histoire, les Hommes ont construit, puis reconstruit, des règles de fonctionnement reposant sur des valeurs qui ont organisé des systèmes de références et fondé les relations entre les différentes composantes de la population. Aujourd'hui, tout montre que nous avons perdu nos repères. La question culturelle est donc devenue centrale. Alain Touraine nous rappelle également que l'Être humain n'est plus le conquérant d'une nature où il s'ouvrait à grand peine une clairière : « En acquérant les moyens de détruire sa planète, il en est devenu responsable ». La question est désormais de savoir comment nous allons organiser les conditions de cette prise de responsabilité.

- Mais la science ne nous fournit-elle pas quelques éclairages, des repères pour agir dans ce sens ?

- A.L. : C'est ce que nous avons cru au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Nous pensions que la science était une clé de connaissance qui permettait d'assurer un progrès généralisé et partagé. Il faut s'interroger aujourd'hui sur les effets des avancées technologiques, que nous contrôlons mal, sur notre vie quotidienne, sans être sûrs du fait qu'il s'agisse d'un progrès pour tous. On est obligé de constater que les inégalités s'accroissent; les conditions d'accès à la connaissance laissent sur place une population qui s'éloigne de plus en plus de la possibilité de participer à la vie économique, donc à l'insertion sociale. Ce constat nécessiterait une réflexion plus approfondie...

- La perte des repères que vous évoquez ne conduit-elle pas fatalement au repli sur soi, au « communautarisme » et à ses excès ?

- A.L. : Le sentiment d'insécurité qui accompagne la perte de ces repères conduit en effet au repli sur soi ou sur de petites communautés où sont

affirmées des traditions et des valeurs culturelles fortes, mais qui peuvent tomber aux mains d'un « gourou » ou générer des comportements sectaires. La question est donc de savoir comment apprendre à nous ouvrir à d'autres cultures et à organiser, dans le respect mutuel, les rapports entre ceux qui décident et ceux qui subissent les effets des décisions prises, et entre tous ceux qui sont appelés à vivre ensemble.

- Comment percevez-vous, dans ce domaine, les dynamiques qui existent dans les communes de banlieue, notamment parmi les jeunes et les femmes ?

- A.L. : Des éléments dynamiques de la vie de quartiers stigmatisés se trouvent en effet parmi les jeunes et les femmes. Depuis une quinzaine d'années se sont ainsi constitués des groupes de femmes issus de cours d'alphabétisation - une quarantaine existe aujourd'hui dans l'agglomération - autour de thèmes liés à la vie quotidienne qui ont donné lieu à des colloques de plus en plus suivis, comme celui consacré à la violence. Mais s'ils n'obtiennent pas de signes de reconnaissance de leurs capacités à contribuer au développement de la vie locale, ces groupes restent, comme me le disait un des jeunes qui passait son temps à éviter aux plus petits de connaître la galère dont il avait eu peine à sortir, « des bénévoles au ventre creux ».

Il faudrait parvenir à déconstruire les cloisonnements qui se sont installés entre des territoires stigmatisés et les autres territoires qui constituent l'agglomération, entre les populations exclues et les populations aisées, etc. Et aussi à dépasser les représentations dévalorisantes qui empêchent la communication et donc le fonctionnement social. Je ne suis pas sûre que nous sachions lire le sens, la signification, des initiatives que prennent des citoyens anonymes pour résoudre un problème qu'ils ont en commun. De quels moyens de compréhension de leur environnement disposent-ils pour permettre à leurs initiatives d'être reconnues comme un

Propos recueillis par  
Pierre Gras, journaliste  
et consultant  
indépendant

élément valable des dispositifs prévus pour faire face à ces problèmes ? Ces questions sont aujourd'hui l'objet de travaux de chercheurs avec lesquels il serait intéressant de travailler.

- *Et si nous n'y parvenions pas ?*

- A.L. : Nous irions vers une société composée d'individus dont les uns sont compétitifs, d'autres protégés, d'autres en situation précaire, d'autres enfin devenus « inutiles au monde », selon l'expression de Robert Castel. La négation de cette réalité conduit à la violence.

Entre ces hommes et ces femmes, un certain nombre de ruptures, de peurs et de replis sur soi s'opèrent aujourd'hui qui sont autant de facteurs qui menacent la paix sociale. Il faut absolument en tenir compte et travailler avec tous les acteurs concernés par ces questions, sans oublier les intéressés eux-mêmes.

- *Les associations ont-elles une place dans ce dispositif ?*

- A.L. : Des personnes se regroupent le plus souvent en association sur tel ou tel projet, dans le cadre de la politique de la ville par exemple. Le rôle d'une association comme la Fonda est de proposer à ces associations un lieu d'expression, espace public où les individus sortent de leur solitude et de l'anonymat pour devenir acteurs dans l'élaboration de projets. A titre d'exemple, les associations d'insertion par le logement ne peuvent se borner à développer une compétence technique, certes nécessaire. Elles ont aussi à provoquer la capacité d'expression des ménages qu'elles logent ou qu'elles accompagnent. C'est un enjeu fort pour les associations puisqu'il s'agit de faire « remonter la demande sociale » jusqu'au sommet des pouvoirs. Dans ce domaine, les propositions seront toujours les bienvenues...



## Changer d'image

« Nous ne sommes pas des problèmes sociaux, mais des habitants comme les autres », affirme un groupe d'habitants des Minguettes, à Vénissieux, dit « groupe du mardi » (un nom qui leur vient du jour où, traditionnellement, ils se retrouvent pour parler... et agir). Agir en particulier pour tenter d'inverser l'image a priori négative suscitée dans l'opinion par des événements ayant eu lieu - pour l'essentiel - il y a plus de quinze ans !

« Si nous ressentons le risque d'enfermement sur notre quartier, si nous avons un besoin vital de nous ouvrir, nous avons surtout besoin que cette ouverture vers l'extérieur se fasse dans le respect, le partenariat, l'égalité dans la relation, expliquent-ils. Nous n'avons aucun besoin que l'on « se penche » sur nos problèmes. Nous avons notre parole, nos idées, notre expérience qui fait de nous des « experts » de solutions à rechercher ensemble. (...) Nous sommes capables chaque jour de créer des liens entre nous, entre habitants, entre cultures, entre générations, entre nationalités différentes. Plein de choses sont en mouvement sur notre quartier : atelier logement, atelier éducation, conseils de quartier, organisations de fêtes avec tous les habitants et les partenaires. Par exemple, au groupe éducation, les dialogues dans l'écoute, l'égalité avec les professeurs et responsables du collège sont en train de faire changer l'image du collège et l'image des parents aux yeux du collège... »

Il reste que cette démarche ne peut se faire sans partenaires déterminés sur la durée : « Nous voulons être partenaires à égalité dans les lieux où se réfléchit et se décide notre mode de vie, avec tous ceux qui ont au cœur la même attitude. »



# vivre et vieillir ensemble

Et si notre bien-être et notre autonomie dépendaient de la bonne gestion de nos dépendances ? Encore faut-il en avoir. Car à bien y réfléchir, nous sommes tous dépendants (voire trop, parfois), de notre milieu familial, de notre conjoint, d'un employeur, d'un cercle d'amis, de notre habitation, de nos biens matériels, d'un quartier ou d'un village connu et au sein duquel nous sommes reconnus.

Toutes ces « dépendances » construisent notre statut, socle fondamental de notre identité familiale, professionnelle, économique, sociale ... même si elles peuvent parfois constituer des limites « enfermantes » peu propices à notre développement personnel. Mais lorsque toutes ces « dépendances repères »

s'éloignent ou disparaissent les unes après les autres, en même temps que se réduisent les capacités d'adaptation, seule véritable caractéristique liée à l'avancée en âge, on devient alors beaucoup plus fragile, vulnérable et paradoxalement en situation dite de dépendance et de risque d'exclusion.

La société peut contribuer à l'autonomie de ses membres plus âgés, à leur insertion naturelle, c'est-à-dire vivre ensemble autrement : la question relève moins de l'adaptation de la législation que de la mobilisation de tous. Des initiatives concrètes nous montrent comment : le soutien des liens de dépendance qui nous relient les uns aux autres et la prévention des conséquences de leurs ruptures paraissent essentiels.

*Par Florence Alicot,  
consultante à Pérouze  
Conseil, spécialisée  
dans le secteur social  
et la gérontologie.*

*On se perd notre*



*" Femme seule avec enfant  
cherche mamy pour garde périscolaire  
et plus si affinité "*

## Des liens

Nous sommes des êtres de relation et pourtant la solitude constitue aujourd'hui un dénominateur commun à presque toutes les classes d'âge et à tous les milieux sociaux. Où notre interdépendance se perd-elle donc ? Nous sommes également des êtres libres et la qualité de nos relations dépend de nos modes de vie personnels et parfois des circonstances que la vie nous propose.

Mais l'organisation de la société peut aussi influencer les manières de vivre ensemble : le rétrécissement de la cellule familiale ou son

éclatement, la structure des logements, la mobilité professionnelle, le travail des femmes, sont autant de facteurs qui ont contribué à modifier les modes de vivre ensemble au sein d'une même famille, excluant, dans la majorité des cas, la cohabitation avec les générations ascendantes. Cette situation, qui n'empêche pas pour autant le maintien de liens affectifs, des formes d'intimité à distance, d'entraide et de solidarité, limite les échanges entre les générations, les occasions de partage et de compréhension mutuels et ouvre une brèche à la solitude.

« Femme seule avec enfant cherche mamy pour garde périscolaire et plus si affinités » ?

Les services publics font aujourd'hui, vis-à-vis de toutes les catégories dites « à risques », des choix rationnels dictés par des logiques de filières, de normes, de besoins primaires, dans un double objectif affiché d'intérêts humains et économiques, mais qui aboutissent à des situations de plus en plus cloisonnées : services, clubs et foyers de jeunes travailleurs, d'étudiants, d'enfants, de handicapés, de migrants, de personnes âgées, de femmes seules avec enfants, etc.

Dans ces conditions, comment créer les conditions naturelles de la rencontre ? Comment permettre que s'exprime l'identité de chacun, en référence à plus jeune ou plus vieux que soi, continuer à jouer son rôle familial et social, avoir le sentiment d'appartenance à un groupe, garder l'estime de soi, maintenir les liens acquis et conserver un sens à sa vie ? Plus concrètement, comment continuer à vivre chez soi sans rester seul et confiné ? Comment vivre ensemble en conservant son identité, son rôle et son autonomie ?

Telles sont les questions qui animent de nombreuses expériences conduites par des organismes divers, publics ou associatifs dans la région et ailleurs.

### Des expériences

**A Saint-Etienne**, un centre d'accueil de jour pour personnes âgées sortant d'un parcours hospitalier s'installe volontairement dans un équipement de quartier, y côtoie des jeunes et des adultes, profite des mouvements, partage des animations, tout en redonnant autonomie et espace de liberté, et propose ainsi un relais aux familles de ces personnes. Même si l'agitation et la différence des rythmes peuvent constituer des difficultés, « ce sont ces aspérités qui donnent sens à l'intergénération » disent les animatrices. La mobilisation de retraités bénévoles constitue une autre des richesses et des conditions de succès d'une telle entreprise.

**A Lyon**, une petite structure d'ac-

*interdépendance ?*



cueil de quartier gérée par une association d'aide à domicile propose la cohabitation de quinze personnes âgées, ne pouvant ou ne voulant plus vivre seules à domicile, avec cinq jeunes engagés avec la structure par un contrat de travail compatible avec la poursuite de leurs études. Chacun dispose d'un logement personnel, partage des temps et des espaces communs au gré de ses envies et de ses besoins. Cet habitat partagé prévoit les services capables d'accompagner les différentes étapes de la vieillesse, dans des conditions aussi proches que possible de celles du domicile, en conservant aux familles, aux amis et aux prestataires habituels toute leur place habituelle et légitime.

**Dans la Drôme**, c'est un comité « sport et retraite » qui s'est créé, autour de la Direction départementale Jeunesse et Sports, pour faire découvrir de nouvelles pratiques sportives, pour former des retraités à l'encadrement d'activités, en milieu urbain comme en milieu rural, pour rendre les clubs autonomes et organiser des vacances et des fêtes autour du sport. Certaines activités sont conduites en partenariat avec des jeunes, notamment des randonnées pédestres qui donnent lieu à des temps partagés.

Entre la France et l'Allemagne, deux groupes de retraités échangent autour des événements de la dernière guerre dans un souci de comprendre, de témoigner, de réparer pour se libérer d'un sentiment de culpabilité. Au travers de ces échanges, c'est un travail profond, individuel et collectif, qui se construit pour « consolider sa propre paix intérieure comme seule condition de la paix avec l'autre ».

## Des ruptures de vie

Partir à la retraite, perdre son conjoint, déménager ou tomber pour la première fois sont des événements qui peuvent faire passer d'une situation de bien-être et d'autonomie à une situation de dépendance et de repli sur soi.

Comment faire face à des changements, attendus ou subis ?

Tout l'art d'un dispositif d'accompagnement est de vouloir et savoir discerner et anticiper, organiser les supports, les faire connaître et les proposer grâce à une préparation et un suivi au long cours. C'est ce qu'ont compris nos amis québécois avec les Centres locaux de soins communautaires (CLSC), véritables pôles d'accompagnement à l'échelle d'un territoire et à l'adresse de toute sa population.

**En France**, les cloisonnements entre les filières, la multiplicité des intervenants et l'absence de pôles de ressources identifiés génère une perte d'information considérable, celle à donner comme celle à recueillir, et une absence de suivi individuel et collectif des personnes pour lesquelles des services sont pourtant connus et organisés.

A l'heure d'Internet et des autres moyens de communication, on peut



Comment faire

à des changements,

suivre en temps réel un événement se passant à l'autre bout du monde et ignorer plusieurs jours durant la mort de sa voisine âgée...

Comment organiser et s'inscrire dans des réseaux combinant la famille et le voisinage, le bénévolat et le professionnel, le public et le privé ? Comment faire se rencontrer les nombreuses sources d'information pour qu'elles deviennent accessibles et utiles au moment opportun ?

**A Villeurbanne et à Saint-Etienne**, les offices municipaux de personnes âgées et retraitées ont organisé des « Écoles de l'âge » dont les objectifs peuvent se résumer ainsi : comment aider les vieux à vivre et comment vivre avec eux ? Car il s'agit tout autant de préparer des passages difficiles pour soi-même (retraite, deuils ...) que de se former à un rôle d'entourage pour plus âgé que soi et ce faisant baliser son propre chemin vers le grand âge. Il s'agit également de construire une culture commune entre retraités et professionnels permettant de rendre cohérent l'ensemble des actions entreprises dans le respect de l'autonomie de ces personnes et dans le souci d'une réponse adaptée.

**A Crest**, également dans la Drôme, c'est l'hôpital qui a pris l'initiative

d'une permanence d'accueil, d'information et d'orientation pour la population âgée de son territoire, en lien avec l'ensemble des professionnels libéraux et des prestataires de services publics et associatifs. Elle aide les personnes, les familles et les professionnels à organiser la vie à domicile à partir de leurs besoins et des moyens mobilisables. Elle assure une coordination pour répondre en souplesse aux différentes situations et anticiper leurs évolutions.

## Des défis pour demain

Toutes ces réalisations montrent, chacune à leur mesure, l'immense champ qui reste à labourer pour nourrir à la même table les liens qui nous construisent, au risque de nous séparer. Si la vieillesse reste une histoire de famille, elle est aussi une affaire de société et, par l'une comme par l'autre, nous sommes tous concernés.

Les outils à déployer sont multiples. Ils ont pour noms la continuité et la proximité, pour maintenir les liens acquis et les lieux connus, ceux qui facilitent la reconnaissance humaine et spatiale; l'insertion pour vivre avec et comme les autres grâce à la ville, avec un habitat et des services publics qui s'adaptent pour que, d'ici à dix ans, le quart de

la population n'en soit pas exclu; la mixité des générations tout en respectant leur indépendance pour réunir les conditions de la vie, les relations naturelles, pour susciter les échanges de services spontanés ou organisés; la solidarité soutenue pour favoriser l'entraide, oser l'initiative individuelle et collective; l'ouverture à la diversité des réponses...

« Vivre ensemble » et placer l'Homme au cœur de son projet, tel est le défi majeur que se propose de relever le Grand Lyon, c'est-à-dire nous tous. « Que devrait être une société pour qu'à la fin de sa vie, un Homme demeure un Homme ? Il faudrait qu'il ait toujours été traité en Homme », nous dit Simone de Beau

voir.

e face

attendus ou subits ?





## L I R E

### - « Action sociale et politique de la ville »,

Les Cahiers du DSU (édités par le Centre de ressources et d'échanges pour le développement social et urbain Rhône-Alpes, 4 rue de Narvik 69008 Lyon), juin 1998, 48 p.

- « A quoi sert le travail social ? », Esprit, mars-avril 1998, 300 p. (avec des contributions de J. Donzelot, R. Castel, J. Ion, notamment).

- « L'Etat au cœur; le Meccano de la gouvernance », par Pierre Calame et André Talmant, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1997, 214 p.

- « Pourrons-nous vivre ensemble ? Egaux et différents », par Alain Touraine, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1997.

- « Repenser l'action sociale », par Philip Mondolfo, éditions Dunod, Paris, 1997, 214 p.

- « Ségrégations, exclusions, solitudes urbaines », par Carmen Bertrand, éditions de la Direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction du ministère de l'Équipement, Paris, 1998.



## V O I R

- « Exister, première ébauche », spectacle de théâtre-forum citoyen proposé par la Compagnie Naje à Marseille, Strasbourg, Paris, etc... Contact : 01 46 74 51 69.

- « 8è Biennale de la danse : Mediterranea », jusqu'au 26 septembre dans toute l'agglomération lyonnaise. Contact : 04 72 41 00 00.

## SE RENCONTRER

- Collectif « Paroles de femmes », Centre social du Grand-Vire 69120 Vaulx-en-Velin  
Téléphone 04 78 80 73 93.

- Fonda Rhône-Alpes,  
34 rue Casimir-Périer 69002 Lyon  
Téléphone 04 78 37 94 30.







et 1997 a été celui des services aux particuliers (+ 27 %), suivi d'assez loin par les transports et les services aux entreprises, tandis que l'emploi reculait dans l'industrie, le bâtiment et les activités agro-alimentaires\*.

Cette mutation vers les services n'est pas la seule. La forte progression du multimédia (quasiment absent dans la région il y a cinq ou dix ans) souvent portée par de petites entreprises, est un phénomène nouveau dans l'agglomération.

# entreprises & multimédia

# d

Dans le monde des entreprises, cela bouge aussi. Certes, l'époque n'est guère propice aux très gros projets de développement, sinon de « filières », mais cela n'empêche ni l'innovation ni la recherche de nouveaux marchés, tant dans la région qu'en France ou à l'étranger. Ce dont témoigne le dynamisme des PME lyonnaises. Quelques grandes tendances marquent cette évolution de l'économie locale. Tout d'abord, celle-ci est de plus en plus caractérisée par le développement des services. Le produit-service est né avec ses contraintes vis-à-vis d'une clientèle plus exigeante, mais aussi son potentiel considérable tant chez les particuliers qu'au sein du marché professionnel. Ces services s'avèrent créateurs d'emplois. L'INSEE notait il y a quelques semaines que dans la région Rhône-Alpes, le secteur le plus créateur d'emplois entre 1990

Si le siège du leader européen des jeux vidéo Infogrames est lyonnais, c'est tout un ensemble de PME qui se développe dans son sillage. Internet n'en est certes qu'à ses débuts en France, mais les prévisions de développement de ce secteur sont importantes. Au point que les entreprises concernées, en partenariat avec le Grand Lyon, envisagent sérieusement la réalisation d'une Cité du jeu vidéo à l'horizon 2000.

Désormais industrie à part entière, le multimédia pourrait ainsi trouver dans l'agglomération la vitrine française qui lui manque et faire renouer la ville des frères Lumière avec sa passion pour l'image, au bénéfice d'un nouveau type de développement, plus virtuel. Sans oublier le potentiel que le commerce électronique offre à un tissu de PME déjà fortement exportatrices. A suivre...

Dossier réalisé par  
Claude Ferrero, jour-  
naliste indépendant,  
collaborateur du  
quotidien La Tribune

\* La Lettre INSEE  
Rhône-Alpes, numéro  
55, juillet 1998.





# un savoir-faire multimédia



58

Internet n'en est qu'à ses débuts en France. Les prévisions de son développement impulsé notamment par les Etats-Unis et l'Allemagne sont vertigineuses.

A Lyon, les sociétés prestataires d'Internet continuent à promouvoir patiemment leurs compétences et à prospector un marché de PME régionales encore quelque peu frileux. Mais déjà les grands prestataires de services fourbissent leurs armes : 1999 sera l'année du multimédia et du décollage d'Internet en France, assure-t-on. Après la téléphonie mobile (huit millions d'abonnés aujourd'hui), les deux opérateurs affichent clairement leur

intention de développer le marché l'année prochaine. Avec en ligne de mire l'accès à l'information mondiale du grand public et l'essor du commerce électronique. Et les opérateurs de faire le parallèle avec les mobiles : « On est passé d'un outil encombrant et cher réservé à une poignée de privilégiés à un appareil plébiscité par les particuliers. L'Internet va s'imposer de la même façon, encore plus rapidement », observe Bernard Gendre, directeur de Cegetel Centre-est. Des moyens importants seront mis en œuvre pour accroître notamment le taux de pénétration de leurs services en ligne (environ

150 000 abonnés pour Wanadoo, 60 000 abonnés pour Cegetel Online), soit quelque 15 % du total des abonnés en France.

Dans un environnement propice à venir (baisse des prix des micro-ordinateurs, plan multimédia dans les écoles, développement du câble...), l'Internet est donc promis à un avenir radieux. Optimiste impénitent, Bruno Bonnell, PDG d'Infogrames, estime que le retard français dans ce domaine est tout relatif : « Avec le cumul de consommation du minitel et d'Internet, la France fait plutôt jeu égal avec les Etats-Unis et l'Allemagne. La difficulté concerne le passage à la technologie Internet. Lorsque le décalage se fera, les utilisateurs français, éduqués grâce au minitel, vont aller beaucoup plus vite dans la maîtrise des outils ».

## Minitel-Internet

Dans ce débat bien français, le minitel, pionnier du commerce électronique, a longtemps fait de l'ombre au développement d'Internet en France, expliquant ainsi le retard national sur le web. Pourtant, en 1997, le chiffre d'affaires des transactions sur Internet (17 milliards de francs) aux Etats-Unis a supplanté celui du minitel (15 milliards de francs). Outre-atlantique, les applications

technologiques ou commerciales de l'Internet ont généré des décollages de *start up* « virtuelles » qui ont trouvé un marché, pour sa part bien réel. Le moteur de recherche Yahoo constitue l'une des plus fortes progressions et des capitalisations boursières US, tandis qu'Amazon.com, avec plus de 2,5 millions de livres vendus aux Etats-Unis, est devenue la plus grande librairie virtuelle sur le web et vient d'adapter son offre aux marchés anglais et allemand. Un développement et des échanges internationaux que ne permet pas le minitel, longtemps fer de lance de la spécificité télématique française. Mais aussi une « exception ».

Plusieurs sociétés lyonnaises se sont illustrées dès l'origine de la télématique. Toutes ont négocié très tôt le virage multimédia pour proposer des produits off line (CD-Rom, bornes interactives, etc.) ou on line (serveurs, sites web, accès Internet, etc.) destinées à des applications grand public et professionnelles. Les plus connues - et souvent les plus anciennes - (Infogrames-Infonie, Jet Multimédia, Le Serveur Internet, Signes Particuliers...) ont été rejointes par une kyrielle de sociétés créées ex nihilo (Mediartis, Informactis-Planète industrie, Avant-Première...) ou à partir d'une diversification de leurs

activités de communication-publicité et de studio graphique. Le leader mondial des jeux (Electronic Arts) a installé le siège de sa filiale française dans l'agglomération lyonnaise.

Particularité de son statut de « poids lourd » local, Infogrames (1,4 milliard de francs de chiffre d'affaires, 750 personnes, dont 350 à Lyon) a essaimé à travers d'une vingtaine de sociétés, dont une dizaine est implantée en Rhône-Alpes. Aujourd'hui, Bruno Bonnell plaide pour un regroupement de sociétés multimédia dans le quartier de l'Industrie à Vaise : « La rencontre des acteurs issus des nouvelles technologies dans une sorte de Silirhône ou Silisaône Vallée, grâce à sa convivialité professionnelle, est à même de créer de nouveaux produits et de nouveaux talents », estime-t-il.

## Marchés professionnels

Autre spécificité lyonnaise, des sociétés se sont positionnées sur les marchés professionnels en exploitant des systèmes d'intégration et des prestations technologiques dites « évoluées ». ASI (dix personnes), l'un des pionniers d'Internet, a ouvert la voie sur le campus de La Doua dès 1989. NC-Tech, créée par Thierry Lambert, ancien directeur des systèmes d'information du projet



de supercalculateur européen ACRI, a été retenue comme partenaire français par l'américain Marimba pour distribuer son système push. Une activité nouvelle qui s'ajoute à celles d'hébergement, de raccordement et de messageries sécurisées. Satelnet, et plus récemment Axédia Europe, se sont spécialisées dans les transmissions par satellite des entreprises multi-sites. Enfin, une étude réalisée pour le Grand Lyon en avril dernier mettait en exergue le « pôle de compétences en gestion électronique des documents » (sociétés, industries, universités) fortement représentées dans l'agglomération. Selon ce rapport, « il s'agit d'un marché émergent, mais fortement prometteur, dont les enjeux sont déterminants », d'autant plus que le traitement des données a un rôle important à jouer parmi les technologies de base du commerce électronique. La région lyonnaise dispose d'un réel savoir-faire qui reste à valoriser sur un marché aux perspectives de développement importantes où la France, en 1997, ne représentait que 4 % (contre 38 % en Allemagne et 11 % au Royaume-Uni) des 2 300 sites de commerce électronique européens (le chiffre d'affaires généré par Internet est de 408 millions de francs dans les trois pays). A Lyon,

le site de commerce électronique Citius, spécialisé dans le *business to business*, s'est arrêté au milieu des années quatre-vingt-dix. Une expérience trop novatrice en France dans un secteur que le Lyonnais Alain Laidet passe au crible chaque semaine dans sa lettre du commerce électronique, E-business, qui rend compte de l'actualité et des débats du secteur (EDI, droit, moyens de paiement, etc). Une première française.

## Commerce électronique

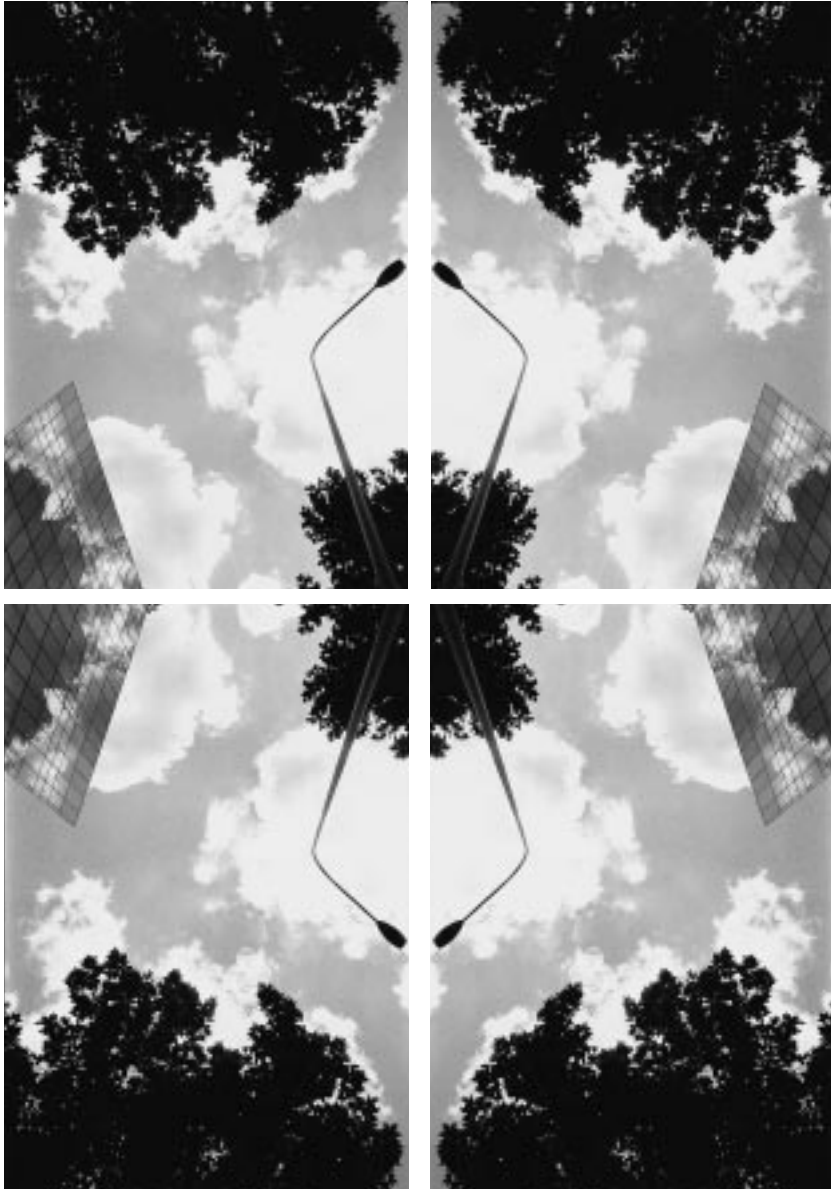
Selon une récente étude du cabinet Deloitte et Touche, le développement du commerce électronique a été freiné par les problèmes de paiements sécurisés. En outre, les entreprises estimaient que leurs clients n'étaient pas prêts à acheter des produits et services sur Internet. Aujourd'hui, ces obstacles semblent levés : le commerce électronique s'impose avant tout comme un réseau de distribution moderne, apportant un avantage concurrentiel décisif, selon l'étude réalisée auprès de 1 000 directeurs informatiques de vingt-cinq pays, qui prévoit une augmentation du trafic commercial en ligne de 300 % au cours des deux prochaines années.

En Rhône-Alpes, une étude IFOP réalisée pour IBM au printemps 1998 soulignait l'attentisme des chefs d'entreprise dont l'opinion reste globalement 5 % en dessous de la moyenne nationale. 86 % d'entre eux misent sur le développement du commerce électronique à l'avenir, mais seulement 48 % estiment qu'il s'agit de l'outil commercial du futur. La preuve sans doute qu'une large part du travail de pédagogie et de motivation reste à faire. La Conférence mondiale de la CNUCED sur le commerce électronique en novembre prochain à Lyon sera-t-elle l'occasion d'une mobilisation générale ?

## Des atouts à affirmer

Les atouts lyonnais résident avant tout dans le domaine des contenus multimédia et des services, par rapport au pôle grenoblois qui concerne surtout l'industrie informatique et électronique. Dans ses domaines de compétences développées aujourd'hui ou à venir dans le secteur du numérique (industrie des logiciels de jeux, document électronique, prestations techniques Internet, services en ligne...), l'agglomération lyonnaise compte déjà plus de 100 sociétés, représentant un effectif de 2 000 personnes, pour un chiffre d'affaires supérieur à 3 milliards de francs. Dans ce vaste champ des nouvelles technologies de l'information et de la communication, il faut mentionner les parcours en bourse remarquables de Decan et Esker, deux entreprises lyonnaises spécialisées dans les applications réseaux et logiciels







# virtuelle : une cité du jeu vidéo à Lyon ?

Une Cité du jeu vidéo à Lyon à l'horizon 2000 ? Le projet étudié par un groupe de sociétés (avec pour leader Infogrames) et le Grand Lyon constituerait le premier musée vivant entièrement consacré aux jeux vidéo et aux technologies numériques ludiques. Sans équivalent dans le monde, cette future Cité du jeu vidéo serait avant tout destinée au grand public. Elle se fixe pour objectif de présenter les différentes facettes d'une activité dont le chiffre d'affaires avoisine aujourd'hui celui du cinéma (17 milliards de dollars environ). Outre leur poids économique, « les jeux vidéo représentent un loisir de

masse qui véhicule une culture de l'interactivité qui est au cœur de l'utilisation des nouvelles technologies dans nos sociétés », analyse Bruno Bonnell.

Classé en quatre catégories (jeux de réflexion, de stratégie et de rôle; jeux d'arcade et d'action; jeux de simulation, sport et militaire; jeux éducatifs...), l'univers des jeux, selon les promoteurs du projet de cité, constitue un nouvel art d'apprendre tout en favorisant la communication entre amis et au sein de la famille.

« Notre projet veut restituer une image plus positive du jeu vidéo,

## Les PME en direct avec les USA par satellite

Pour fidéliser leur public, les professionnels de l'Internet doivent améliorer les temps de réponse qui restent encore trop lents. A ce constat fait par les internautes (sauf sur le câble, ultra-minoritaire pour l'instant), Denis Béraud, ancien d'Icône Informatique, a voulu apporter une réponse très pratique en créant Satelnet en avril 1997. La jeune société, exclusivement destinée à la clientèle d'entreprises, s'est spécialisée dans les liaisons Internet par satellite (Orion) avec les Etats-Unis et l'Asie. « Satelnet a été créée pour lever les hésitations des entreprises sur l'opportunité

d'aller sur Internet », explique son patron. Sa clientèle est principalement composée de PME multi-sites ou avec des besoins de communication liés à un réseau international (filiales, clients, fournisseurs...).

Pour les convaincre, la société installée dans la tour du Crédit Lyonnais à la Part-Dieu - grande hauteur oblige pour la parabole qui est installée sur le toit... - a misé sur un ensemble de systèmes (anti-piratage, traitement des virus) et de prestations techniques de fournisseur d'accès Internet et d'hébergement de sites qui garantissent la fiabilité

et la sécurité des connexions à haut débit. En outre, Satelnet a doublé son réseau hertzien par des liaisons terrestres Transpac déjà utilisées pour le minitel. Ces mesures permettent aujourd'hui au patron de Satelnet d'affirmer « qu'il n'y a pas de panne de routeur possible ». La jeune société lyonnaise qui emploie actuellement cinq personnes et dont le chiffre d'affaires est en forte progression (2,2 millions de francs à 6 millions de francs) a été choisie, parmi seize sociétés européennes, pour l'hébergement du site de la société de services informatiques Euryware.

trop souvent assimilé, à tort à notre avis, à des jeux violents. Le public de joueurs s'élargit à la famille et on assiste à une formidable croissance d'une industrie de masse tournée vers les loisirs de demain », remarque Gaëlle Devic, chargée du projet de la Cité. Le mode ludique, grâce à ses qualités (réflexion, prise de décision, créativité, tests d'actions, manipulation sans risque, etc), est souvent mis à contribution dans la formation professionnelle (simulateur de vol, tests de circuits industriels, apprentissage des langues, gestion de bases de données).

Désormais industrie à part entière, après plus de vingt ans d'existence, le secteur du jeu vidéo pourrait trouver à Lyon la vitrine qui lui manque. Clin d'œil des images interactives au mouvement animé inventé par les frères Lumière, la Cité du jeu vidéo est le prolongement des ambitions lyonnaises dans le pôle multimédia. A l'instar du Computer Museum de Boston, principalement centré sur les évolutions informatiques depuis cinquante ans, ou d'Universal Studio, qui dévoile les coulisses du film au spectateur, la Cité du jeu vidéo veut mixer les deux formules

pour une découverte ludique des produits créés depuis une vingtaine d'années et des dernières nouveautés de simulation vidéo.

Au menu de la Cité, la collection des 8 000 jeux disponibles sur encyclopédie-CD (sur un total de 20 000 jeux recensés) avec les grands classiques et des pièces rarissimes, les jeux d'arcade (les pionniers des salles de jeux et bars), les créations de simulation issues de l'univers professionnel (aéronautique, automobile, etc.), la technologie on line, et les nouvelles interfaces de réalité virtuelle, de reconnaissance vocale...

Le pôle numérique de Rhône-Alpes - l'un des grands axes, avec les biotechnologies, du développement industriel régional favorisé par les huit villes de la région - pourrait également trouver dans ce temple du cyberworld l'occasion de communiquer au grand public le résultat de ses recherches théoriques et/ou industrielles en réalité virtuelle. De même, les entreprises partenaires présenteront leurs technologies et leurs métiers à travers des applications pratiques et quotidiennes dans les loisirs ou dans d'autres secteurs. Le site pourrait également intégrer

un cursus de formation spécialisée au numérique et aux divers métiers du jeu (développeurs, informaticiens, infographistes, producteurs, marketing, édition).

Aujourd'hui, l'association de préfiguration de la Cité du jeu vidéo regroupe une dizaine de partenaires réunis au sein d'un comité de pilotage : Canal+ Multimédia, Infogrames Entertainment, Kazibao - le service en ligne enfants d'Infonie -, Imagina, La tête dans les nuages, le Centre de découverte « Captiva » de Lyon, le pôle numérique Rhône-Alpes, la Cité des Sciences et de l'Industrie... L'étude de faisabilité en cours a déjà bouclé la première phase sur les missions de la Cité du jeu vidéo et lancera les études commerciales et marketing cet automne. A vocation européenne, la Cité rêve d'une ouverture dans le cadre des manifestations du nouveau millénaire sur un site qui reste à définir... entre Vaise et le

Confluent.



63





# Jet Multimédia : internet sans abonnement

Cinq millions de CD-Rom diffusés gratuitement en 1997 dans la presse, par mailings ou sur les salons, plus de dix millions cette année : impossible d'échapper à l'offensive marketing de Jet Multimédia pour promouvoir sa formule France Explorer. L'idée est simple : appliquer au micro-ordinateur la recette qui a fait le succès du minitel; autrement dit proposer l'accès à Internet sans abonnement avec un paiement à la durée (de 1,29 F à 0,37 F la minute selon la plage horaire).

Avec en prime, un bouquet de contenus d'une cinquantaine d'éditeurs.

But de l'opération : élargir l'univers des seuls « internautes » convaincus et démythifier l'outil Internet. Lors de son lancement en 1996, la formule inédite a surpris les cyberadeptes. Aujourd'hui, elle est en passe de gagner son pari.

Eric Peyre, PDG de Jet Multimédia, revendique un million d'utilisateurs pour la fin de l'année - cinq fois plus qu'en 1997 - soit un chiffre d'affaires pour France Explorer qui pourrait atteindre 80 millions de francs. Bien sûr, la distribution du logiciel à grande échelle a un coût (près de 40 millions de francs cette année) à hauteur du trafic généré et qui représente une manne appréciable sur les réseaux surtaxés de France Télécom. L'opérateur a d'ailleurs passé un accord de partenariat avec la société lyonnaise, destiné à prendre en charge une partie de l'investissement promotionnel.

D'ici la fin de cette année, Jet Multimédia va exporter en Suisse sa formule d'accès à Internet sans abonnement. Elle y est déjà testée depuis quatre mois. L'entreprise lyonnaise vise ensuite l'Espagne et

la Belgique. « On prouve que notre système est exportable et qu'il ne dépend pas de la seule culture minitel française », affirme Eric Peyre. La technologie France Explorer a été développée par CAL, l'une des quatre sociétés lyonnaises reprises par Jet Multimédia en 1996. Créé en 1989, Jet Multimédia emploie 180 personnes et prévoit un chiffre d'affaires de 240 millions de francs en 1998, réalisé pour 65 % dans son activité de base - plate-forme d'hébergement technologique, édition de serveurs minitel - et pour 35 % avec France Explorer et la publicité en ligne. Mais le rapport pourrait s'inverser avec les projets d'exportation de France Explorer et de croissance externe en technologie Internet. Jet Multimédia va les financer grâce à 100 millions de francs levés récemment en **bourse.**

# les images numériques d'Ozo et Héliovision

Les dessins sur celluloïd voisinent avec les images en 3D sur les écrans. Dans une atmosphère studieuse naissent et s'animent de drôles de personnages, fruit d'un pôle spécialisé en images nouvelles créé en octobre 1997. A l'origine de ce pôle, Ozo Films, qui a été rejoint par la jeune société Héliovisions Productions après seulement deux ans d'existence : un regroupement logique et unique dans la région lyonnaise, réunissant une cinquantaine de personnes, pour les deux sociétés spécialisées dans les films d'animation (Ozo) et dans la production et le développement

en images numériques (Héliovisions). Dans la foulée, elles ont créé une structure commune pour développer leur savoir-faire en images de synthèse et dans les effets spéciaux.

Cette nouvelle étape devrait stimuler l'activité d'Ozo (1,7 million de chiffre d'affaires) et celui de Héliovisions qui a rapidement décollé (8 millions de francs de chiffre d'affaires). La nouvelle filiale a ainsi conçu, lors de la coupe du monde de football, l'animation de « Footix » en 3D qui ouvrait les écrans de publicité télévisée et l'habillage des émissions de la

chaîne Fox Kids dans le monde entier. Utilisant toutes les techniques d'animations, la palette d'Ozo et de Héliovisions est vaste - spots de publicité, courts-métrages de création, séries TV, reportages et clips vidéo... - et reconnue par ses clients nationaux et internationaux. Depuis l'année dernière, les deux studios ont aussi fait une percée dans le multimédia on et off line avec des produits dans des genres très différents : la création et la production du jeu d'aventure Hexplore, et la réalisation du CD-Rom « En avant vers l'Euro » pour l'Institut de l'Euro.

*La nouvelle filiale a ainsi conçu, lors de la coupe du monde de football, l'animation de « Footix » en 3D qui ouvrait les écrans de publicité télévisée*





# une métropole tournée



66

Misant sur ses atouts, le Grand Lyon a lancé son plan de métropole technopolitaine destiné à mobiliser et à renforcer son potentiel économique et scientifique. Les nouveaux efforts portent en particulier sur les industries de la santé et l'innovation technologique. L'agglomération dispose en effet d'une large palette d'activités, dont les plus importantes sont issues des secteurs industriels traditionnels, notamment l'automobile, la métallurgie, la chimie-pharmacie, le textile. Mais leur vitalité et leur ancrage local restent fortement dépendants des stratégies d'entreprises et de l'attractivité

des « couronnes » à la périphérie de la Communauté urbaine ou au delà.

La situation lyonnaise se caractérise actuellement par une certaine désindustrialisation (avec plus de 200 hectares de friches) et une restructuration des centres de décisions, soulignée par une récente étude de la Chambre régionale du commerce et de l'industrie. Pour sa part, le Grand Lyon a constaté que, sur son territoire, « les logiques de structuration des pôles de compétences sont insuffisantes ». Il a réagi en lançant un « plan d'actions pour une métro-



# vers son avenir

pole technopolitaine », qui vise à développer ses propres forces au sein du réseau des villes de Rhône-Alpes. Après la constitution du « pôle textile », sa stratégie est aujourd'hui de développer les compétences régionales dans les biotechnologies et le numérique.

## Nouvelle donne

Le Forum « Biovision », annoncé à Lyon au printemps prochain et présenté comme « le Davos des biotechnologies », apparaît d'ailleurs comme le coup d'envoi de cette nouvelle politique. D'une façon générale, malgré

son fort potentiel de laboratoires publics et privés - le deuxième de France - et la présence de fleurons industriels (en génie biomédical, chimie fine, pharmacie, matériaux, textiles techniques...), l'agglomération lyonnaise marque encore le pas. Le phénomène est particulièrement illustré par les biotechnologies où aucune start up, depuis plusieurs années, n'a pris la relève des Flamel Technologies, DermScan et autres Domilens, aujourd'hui disparues.

En cherchant à favoriser l'émergence d'une filière biotechnologies, le plan d'actions technopolitain illustre la volonté plus générale de

l'agglomération de promouvoir l'innovation technologique.

La méthode privilégie l'ingénierie de projets afin de renforcer les relations entre les différents partenaires (universités, recherche, industrie, banques, sociétés de capital-développement).

« La méthode est importante pour réussir, précise Jacques Moulinier, vice-président du Grand Lyon, chargé des grands équipements d'agglomération. Notre intervention sera limitée dans le cadre de contrats pour donner toute sa place au montage et au pilotage des projets par les différents partenaires ».



## Pôles industriels et investissements dans le Grand Lyon

Huit pôles industriels se distinguent dans le Grand Lyon. Il s'agit de l'automobile (20 000 emplois), de la logistique (16 000), de la métallurgie (12 000), de la pharmacie (10 000), de l'équipement industriel (10 000), de la chimie (9 000), du matériel électrique (9 000) et de la plasturgie (4 000).

D'autre part, selon une étude d'Ernst & Young portant sur 2 000 projets d'investissements internationaux effectués en Europe en 1997, la région Rhône-Alpes figure en sixième position des régions européennes, avec l'accueil de trente-quatre projets d'investissements, derrière Dublin (58 projets), le Nord-Pas-de-Calais (56), le Grand Londres (54), la Lorraine (37) et les West Midlands (36).

Les investissements rhônalpins se caractérisent principalement par des extensions d'établissements dont les plus importantes sont situées dans la région lyonnaise (SMI-Koyo, Thoray, Hewlett-Packard...). Mais la région n'a pas encore fait la preuve de sa capacité à attirer de nouvelles entreprises, à la différence d'autres centres européens, notamment irlandais et écossais, qui ont fortement industrialisé la gestion de projets.

## Pôles technologiques

L'autre volet du plan d'actions lyonnais concerne le développement des pôles technologiques à La Doua, Gerland, Ecully et sur le site de la porte des Alpes, avec un secteur de l'environnement et du génie des procédés, ainsi que la création de deux sites : le pôle Rockfeller (3ème/8ème arrt et Bron) en santé-pharmacie, et le Centre de génie urbain à Vaulx-en-Velin autour du groupe ENTPE/Ecole d'architecture. Si l'on ajoute le projet d'installation d'Infogrames à Vaise et de son pôle des « nouvelles images » et du multi-média (lire page 62), on voit se dessiner la carte du futur développement économique high tech du Grand Lyon. Sa particularité est de reprendre et d'amplifier la logique de structuration de pôles de compétences engagée avec la filière logistique dans la région urbaine de Lyon.

Les collectivités et leurs organismes de développement ont su exploiter la position de carrefour d'échanges de la métropole et créer les conditions de son développement (Plaine de l'Ain, L'Isle d'Abeau, Corbas-Mions, Port autonome de Lyon), une démarche validée par l'implantation récente du leader mondial du jouet Mattel. La voie est donc

ouverte pour transformer l'exemple logistique et promouvoir de façon volontariste les filières à même de s'épanouir sur un véritable terreau de compétences locales et dans un environnement favorable : richesse industrielle avec un tissu dense de PME, main d'œuvre qualifiée, une bonne circulation des produits et une offre complète de prestataires de services. « Le challenge pour la région lyonnaise est d'atteindre une masse critique comme c'est le cas avec la logistique », confirme Marc Lhermitte, du cabinet Ernst & Young. Il estime ainsi que Lyon a aussi une carte à jouer dans les fonctions de services, notamment l'installation et l'extension des centres d'appels qui comptent déjà quelques plateaux d'envergure - Royal Automobile Club, British Airways, Camif, ATOS, ... et sociétés de marketing téléphonique.

## Tourisme d'affaires

Enfin, parmi les atouts traditionnels à valoriser, le tourisme d'affaires et grand public (4 milliards de francs de chiffre d'affaires en 1997) représente un enjeu important pour la métropole lyonnaise. Sur le marché des congrès et du tourisme d'affaires, les organisateurs se déterminent sur la base de l'attractivité d'une ville. Laquelle dépend le plus souvent de son image.



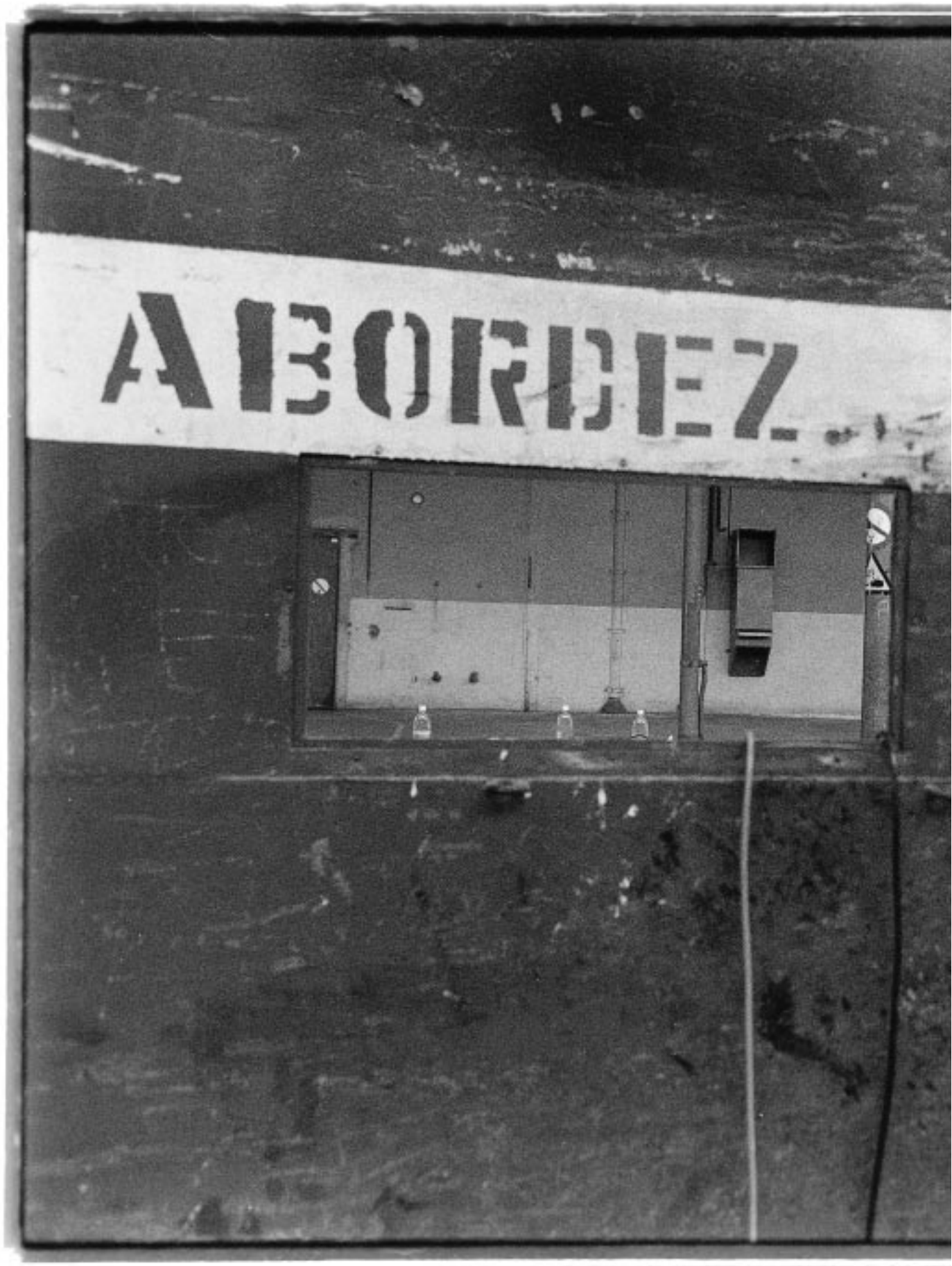
Malgré les évolutions favorables ces dernières années (+ 13 % de visiteurs entre 1995 et 1997), Lyon souffre encore d'être « une ville industrielle peu connue sur les marchés étrangers », selon Bruce Redor, directeur de l'Office de tourisme de Lyon-Communauté.

La perspective d'un équipement de taille supérieure à 2 000 ou 3 000 places et de la reconnaissance du patrimoine historique du centre-ville de Lyon par l'Unesco (peut-être fin 1998) constituent de sérieux atouts pour inclure la cité lyonnaise dans le circuit international des grands congrès. Activité économique à part entière, la promotion du tourisme lyonnais sur le marché des villes doit passer à la vitesse supérieure. Au-delà de l'action directe sur l'emploi, cette notoriété internationale accrue contribuerait efficacement à servir les ambitions d'attractivité et de rayonnement susceptibles de favoriser les mutations culturelles et économiques de l'agglomération toute entière.

## L I R E

- « **Cyberplanète** », éditions Autrement, 1998.
- « **La cyberculture** », par Jérôme Colombain, éditions Milan (coll. Les Essentiels), Toulouse, 1997.
- « **Internet; enjeux économiques et sociaux** », par Guy Lacroix, éditions Vigot, Paris, 1997.
- « **Le multimédia** », par Dominique Monet, Flammarion (coll. Dominos), Paris, 1994.
- « **Le multimédia; la révolution au bout des doigts** », par Michel Alberganti, Le Monde éditions / Marabout, Paris, 1996.





LENTEMENT





